HISTOIRE

DE LA FIÈVRE

QUI A RÉGNÉ SUR LA FLOTTILLE FRANÇAISE.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque Impériale.

NOMS de MM. les Libraires où se trouve l'ouvrage de M. BÉGUERIE.

A Paris, chez M. MÉQUIGNON l'aîné, rue de l'Ecole de médecine, n.o 3; et M. CROCHARD, même rue, n. 8.

Brest, chez M. GAUCHELET et chez M. MALLASSIS.

Toulon, chez M. HERNANDÈS, sur le Port.

Rochefort, chez M. René-Daniel JAUSSERANT, impr.

L'Orient, chez M.me Veuve BAUDIN.

Bordeaux, chez M. BERGERET.

Marseille, chez M. CHARDON et chez M. MOSSY.

Nantes, chez M. BAUDIN.

Bayonne, chez M. GOSSE.

Caen, chez M.lle Hélène LE BARON.

Lyon, chez MM. TOURNACHON frères, et M. REYMANN.

Toulouse, chez M. VIEUSSEUX.

Montpellier, chez MM. RENAUD; DURVILLE; et DELMAS, à l'École de Médecine.

Dijon, chez M. COQUET.

Londres, chez M. de BOFFE.

Moscow, chez M. COURTENER et Compagnie.

HISTOIRE
DE LA FIÈVRE
QUI A RÉGNÉ SUR LA FLOTTILLE FRANÇAISE,

Sortie du Port de Tarente, dans la Mer Ionienne, pendant l'an X, allant au Cap-Français, île St-Domingue, etc.

Avec des réflexions sur les principales causes de l'insalubrité du Port-Mahon et du Cap-Français;

Par J.-M. BÉGUERIE, des Hautes-Pyrénées, Docteur en Médecine de l'Ecole spéciale de Montpellier; ex-Prévôt de la ci-devant Ecole royale de Chirurgie-pratique de la même Ville; ex-Chirurgien-Major de I.re Classe aux Armées des côtes de l'Océan, de l'île de Corse, d'Italie, de Naples et des Indes orientales et occidentales; breveté du 86.e Régiment de ligne; Membre de la Société médicale séante à l'Ecole de Médecine de Montpellier; Correspondant de la Société de Médecine-pratique de la même Ville; Membre honoraire de la Société Médicale d'émulation de Bordeaux, de la Société de Médecine, Chirurgie et Pharmacie de Toulouse; Associé correspondant des Sociétés de Médecine de Marseille et de Grenoble, etc. etc.; Pensionné du Gouvernement.

Quæque ipse miserrima vidi. VIRG.

1806.

A MONTPELLIER.
De l'Imprimerie de J.-G. Tournel, place de la Préfecture, N.o 216.



A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

B.-G.-E.-L. DE LACÉPÈDE,

Grand-Chancelier de la Légion d'Honneur ; Membre du Sénat et de l'Institut National de France ; l'un des Professeurs du Muséum d'Histoire Naturelle ; Associé de la Société Royale de Londres ; Membre de l'Institut National du Royaume d'Italie ; de la Société d'Arragon, de celle des Curieux de la Nature de Berlin ; de la Société Royale des Sciences de Gottingue ; des Sociétés d'Histoire Naturelle, des Pharmaciens, Philotechnique, Philomatique, des Observateurs de l'Homme et Galvanique de Paris ; de la Société médicale d'émulation de Bordeaux ; de celles d'Agriculture d'Agen, de Besançon et de Bourg ; des Sociétés des Sciences et Arts de Montauban, de Nîmes, des Deux-Sèvres, de Nancy et de Dijon ; du Lycée d'Alençon ; de l'Athénée de Lyon, Toulouse, Metz, Rome, Stockholm, Hesse-Hombourg, Hesse-Cassel, Munich, etc. etc. etc.

ET AU

GÉNÉRAL DE CANCLAUX,

Sénateur, Grand-Officier de la Légion d'Honneur, Inspecteur général de Cavalerie, Président du Collége électoral de la Seine, ex-Général en Chef de l'Armée des côtes de l'Océan, ancien Ambassadeur de France à la Cour de Naples et des Deux-Siciles, etc. etc. etc.

EN vous faisant hommage d'un écrit à la tête duquel vous avez permis que vos noms parussent ;

j'éprouve deux sentimens également flatteurs ; celui de vous témoigner ma reconnoissance pour les bienfaits dont vous m'avez comblé ; et celui de placer cet opuscule sous les auspices de deux hommes à jamais célèbres dans les sciences ou dans la carrière des armes.

Je suis avec respect,

DE VOS EXCELLENCES,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

BÉGUERIE, D. M. M.

Montpellier, le 30 Juillet 1806.

RAPPORT

Fait à la Société de Médecine-Pratique de Montpellier, dans sa Séance du 2 Juin 1806, par MM. POUTINGON, ARNAL *et* MURAT, *de la Dordogne, Commissaires nommés par elle, pour lui rendre compte d'un manuscrit intitulé : Histoire de la Fièvre qui a régné sur la Flottille Française, sortie du port de Tarente, dans la Mer Ionienne, pendant l'an X, allant au Cap-Français, île Saint-Domingue, etc. etc. Par M.* JEAN-MARIE BÉGUERIE, *Docteur en Médecine, etc.*

LA vie de celui qui s'adonne à la profession de Marin, n'est qu'une succession de

dangers et d'inquiétudes; les tempêtes, les écueils, les combats, le menacent sans cesse ; le calme, la sérénité, sont eux-mêmes les précurseurs de l'orage, et les courts momens qu'il passe dans le port, le préparent à affronter de nouveaux dangers. Mais ce ne sont pas là les seuls risques attachés à son état : sa santé continuellement soumise à des épreuves, que ne connoît point l'homme de terre, est toujours menacée ; le passage doux et gradué d'une saison à celle qui la suit n'existe pas pour lui ; ce changement est brusque et rapide. Souvent transporté des régions glacées du Nord sous le ciel brûlant de l'Equateur ; visitant les climats les plus malsains ; exposé aux intempéries de l'air, à une mauvaise nourriture, aux excès dans le régime, où l'entraînent l'oisiveté et l'exemple ; il n'est pas étonnant qu'il soit soumis à un plus grand

nombre de causes morbifiques. Parmi celles-là, il en est qui sont particulières aux gens de mer, et qui méritent de fixer l'attention du Médecin qui se destine à les soigner.

Tout le monde convient que les officiers de santé de la marine ont fréquemment des occasions favorables d'observer, dans les diverses parties du monde, des maladies de toute espèce. Ceux qui en sont atteints, se trouvent continuellement sous leurs yeux, et rien ne doit échapper à leur observation; aussi retirent-ils de grands avantages de leur position lorsqu'ils savent en profiter. De telles réflexions, faites en partie par M. Poissonnier, sont applicables à M. Béguerie, dont l'ouvrage prouve qu'avant d'écrire, il a vu et médité. Pouvoit-il ensuite n'être pas tenté de communiquer ses réflexions et ses recherches, pour servir de guide à ceux qui se destinent à suivre la même

carrière? C'est ce qu'il a fait. Son plan étoit simple, et il l'a exécuté avec sagesse, soit qu'il ait eu en vue de conserver la santé du marin, soit que, considérant les maladies qui l'assaillent, il en indique les causes, en décrive les phénomènes, et en fasse connoître les remèdes convenables.

Dans le cours de ses recherches, tantôt il s'arrête sur la fièvre qui a régné sur la Flottille, et tantôt il traite de la fièvre jaune qui a ravagé l'Andalousie en 1800, avec laquelle il la compare.

L'auteur donne une description topographique du Port-Mahon; ayant eu occasion de vérifier les causes qui vicient l'air dans l'île de Minorque, et qui le rendent propre à produire des fièvres de mauvais caractère, malgré la salubrité du sol. Il s'explique également sur les causes locales qui rendent la fièvre jaune si funeste au Cap-Français, ainsi qu'à bord des

vaisseaux, et qui lui impriment un caractère ou contagieux ou pestilentiel.

Tel est le fonds et l'objet du travail de M. Béguerie; on y trouve des détails utiles et des vues qui décèlent un Observateur exact et un Médecin instruit.

Quant aux préceptes qui ont servi de base à l'ouvrage, l'auteur les a puisés autant dans les bons livres, que nous avons en médecine sur la fièvre jaune, etc. que dans sa propre pratique : ils seront utiles aux jeunes Médecins de la Marine, privés du secours des bibliothèques, et des avis des praticiens consommés, obligés conséquemment de résoudre eux-mêmes les difficultés que présente la clinique navale. Aussi le présent ouvrage approuvé de la Société, lui a paru digne d'être imprimé avec son adhésion.

Signés, POUTINGON, *Directeur;*
ARNAL, MURAT (de la Dordogne).

La Société de Médecine-Pratique de Montpellier, ayant entendu, dans sa Séance du 2 Juin 1806, *la lecture du présent rapport, l'a adopté dans tout son contenu, et a arrêté qu'il en seroit délivré un extrait à M. Béguerie. Ce que je déclare conforme à la délibération de la Société de Médecine-Pratique de Montpellier.*

BAUMES, *Secrétaire-perpétuel.*



HISTOIRE

DE LA FIÈVRE

Qui a régné sur la Flottille Française, sortie du port de Tarente, dans la Mer Ionienne, pendant l'an X, allant au Cap-Français, isle St.-Domingue.

Parmi les professions, il y en a peu qui exposent à autant de maux que celle du Marin : la plupart des autres doivent leurs inconvéniens à des causes nuisibles permanentes, auxquelles le temps accoutume nos corps ; de sorte que la répétition continuelle des impressions dangereuses finit par leur ôter presque tout ce qu'elles ont de fâcheux. Mais le marin est successivement soumis à l'action de mille

causes morbifiques différentes, et il passe brusquement d'une de ces causes à une autre opposée. On peut donc dire qu'indépendamment des impressions qu'il reçoit, il a beaucoup à souffrir des transitions subites qu'il éprouve continuellement: dans l'espace de quelques jours, il ressent le froid des glaces polaires et les chaleurs brûlantes de l'équateur ; il s'abandonne à la vie délicieuse des pays les plus favorisés du Ciel, et il est soumis après aux plus grandes privations, assujetti à des travaux pénibles, et condamné à une nourriture malsaine et peu propre à flatter les sens. Ajoutez qu'il se dérobe difficilement aux changemens qui surviennent dans la température ; que l'air renfermé qu'il respire porte quelquefois avec lui des germes de destruction, que toute l'intrépidité possible ne sauroit tenir contre les fréquens dangers d'une mort sans gloire, et que les excès et les erreurs de diète sont les amusemens du marin, sa seule ressource contre l'ennui et l'oisiveté; je dirai presque le seul moyen de liaison avec ses compagnons. Le poëte n'a donc pas assez fait ressortir le courage du marin, quand il l'a montré

bravant le naufrage (1). Il est d'autres périls qu'il faut affronter, et qui, pour être moins effayans, n'en sont pas moins réels.

On ne doit donc pas être surpris que les maladies des gens de mer soient spéciales, graves et sujettes à des anomalies fréquentes. On a lieu d'être fâché que le nombre des observateurs qui se sont appliqués à leur étude, ne soit pas plus grand, relativement à celui des médecins qui ont étudié les autres classes étiologiques des maladies: nous formerons peut-être longtemps d'inutiles désirs à cet égard; les mêmes causes, qui influent sur la santé de tous les marins, détournent le médecin de l'étude. Les bonnes observations ne sont guère que l'ouvrage de gens instruits; et ceux qui ont acquis des connoissances, par la fréquentation des hôpitaux, par une pratique étendue, jointe aux travaux du cabinet, prennent rarement le parti de la navigation. Trop souvent on ne trouve dans les vaisseaux que des chirurgiens qui voya-

(1) *Illi robur et æs triplex*
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus. . . . .

gent depuis leur première jeunesse, et que la vie tumultueuse, oisive et insouciante des marins a constamment éloignés de l'étude et de la réflexion. Les occasions d'observer sont perdues pour la plupart d'entr'eux: il faudroit un esprit plus cultivé et des sens plus exercés, pour saisir en courant tous les sujets de méditation qui se présentent dans la pratique navale.

Si l'on réfléchit à cela, l'on verra combien nous devons de reconnoissance aux Lind, aux Rouppe, aux Blane, aux Ratter, aux Poissonnier, etc., qui ont su vaincre ces difficultés, et s'occuper de leur instruction et de celle des autres au milieu de tant de causes de destruction; l'on conviendra encore (et ceci m'intéresse) qu'il faut regarder avec indulgence les efforts de tous ceux qui cherchent à perfectionner l'histoire des maladies des gens de mer, soit en ajoutant aux connoissances acquises, soit en vérifiant les observations déjà faites, soit en communiquant aux médecins les réflexions que les événemens dont ils ont été témoins leur ont donné occasion de faire: il convient de leur tenir compte de leur sincérité, sans les intimider en exigeant d'eux une manière

d'écrire presque incompatible avec leur manière de vivre, et une érudition qu'il leur est si difficile d'acquérir.

Mon dessein est de présenter l'histoire d'une fièvre dont fut affligée, pendant la traversée, la flottille française qui partit en l'an 10 du port de Carthagène, pour se rendre au Cap-Français, et qui portoit environ deux mille hommes de la 86.e demi-brigade. Cette histoire me paroît de quelque intérêt dans le moment actuel, à cause des inductions qu'elle peut fournir sur la fièvre jaune, maladie dont la nature et le caractère occupent tous les médecins. On ne doit pas regarder cet opuscule comme une monographie qui présente le tableau achevé d'un genre ou même d'une espèce de maladie; les écrits analogues à celui-ci sont à la médecine ce que les mémoires particuliers sont à l'histoire; ce sont des matériaux que chacun fournit, et qui doivent servir à former la nosologie.

Avant d'entrer en matière, je dois rappeler en peu de mots les circonstances qui précédèrent notre voyage. Je me trouvois à Tarente, en l'an 10, en qualité de

chirurgien de première classe de la 86.e demi-brigade ; M. Chapp, chirurgien en chef de l'avant-garde de l'armée, homme d'un grand talent, ayant été obligé de se rendre en France par ordre du général commandant en chef, me désigna pour le remplacer : M. Le Noble, faisant fonction de commissaire-ordonnateur ; ce dernier m'envoya l'ordre de diriger en chef le service chirurgical de l'avant-garde et de l'hôpital militaire de Tarente, où se trouvoient un nombre considérable de malades : je ne pus occuper cette place honorable que peu de temps. Le traité de paix d'Amiens fut signé, et les troupes françaises devoient évacuer le royaume de Naples. Le Ministre de la Guerre envoya l'ordre au Général de division Soult, aujourd'hui Maréchal de l'Empire, de faire partir notre demi-brigade pour les Colonies de St.-Domingue. Après vingt-quatre années de service effectif, quinze campagnes, ayant en outre reçu plusieurs blessures graves, je fus marqué pour la retraite dans la revue de l'inspecteur général divisionnaire Ernouf. Le départ précipité de la demi-brigade pour l'expédition qui l'attendoit, n'ayant point donné le temps au Gou-

vernement d'envoyer un chirurgien pour me remplacer, le conseil d'administration du corps m'invita à continuer mes fonctions; nous avions plus de deux cents malades. Je ne consultai que l'honneur, l'humanité et l'amitié qui me prescrivoient de suivre mes frères d'armes dans la campagne qu'ils alloient commencer.

Nous fûmes embarqués sur de petites polacres napolitaines, dont chacune étoit destinée à porter tout au plus cent individus; nous nous y trouvâmes cependant au nombre de cent cinquante. Cet encombrement étoit incommode; il ne nous permettoit pas le moindre exercice. Nous mimes à la voile du port de Tarente le 12 floréal an 10.

Arrivés à la hauteur de l'île de Piombino, nous essuyâmes une tempête si forte, que la frégate qui nous escortoit fût démâtée de ses deux mâts principaux et obligée de rentrer dans le port de Naples pour se réparer: toute la flottille fut dispersée; le bâtiment où je fus embarqué fut contraint de relâcher à Gaëte, près Naples: vingt-quatre heures après, nous reçûmes l'ordre de nous rendre au port de Livourne, en Toscane. Toutes nos provisions étoient

consommées. Lorsque nous arrivâmes dans ce dernier port, nous trouvâmes la corvette de l'État *la Fauvette*, qui avoit ordre de nous escorter jusques à Cadix pour nous réunir à la légion polonaise qui étoit destinée pour la même expédition que nous.

Les vivres que l'on nous donna à Livourne étoient de si mauvaise qualité, que, trois jours après notre départ, je vis distribuer à notre bord du poisson salé qui étoit presque putréfié; je conseillai aux soldats de n'en point manger; et comme je présumai qu'ils étoient de la même qualité à bord de tous les autres bâtimens, j'engageai notre colonel à écrire au capitaine de frégate *Olmetto*, commandant la corvette, pour qu'il envoyât son chirurgien major, M. Lasnevere, avec d'autres officiers de marine, ainsi que quelques matelots, pour faire la visite des vivres dans toute la flottille. Le résultat de notre procès-verbal fut un ordre de jeter à la mer tout le poisson salé corrompu au point d'exhaler une odeur horrible. Nous continuâmes notre route: nos vivres furent consommés à la hauteur de Carthagène; nous fûmes par conséquent obligés de relâcher dans ce port. Nous changeâmes de bâtimens,

attendu que ceux qui nous portoient n'auroient pas pu nous conduire à notre destination. Le général Gouvion St-Cyr, Ambassadeur de France à la cour de Madrid, ayant su notre arrivée à Carthagène, donna ordre à M. Caillasson, Commissaire des relations commerciales de France, employé à Carthagène, de nous faire donner des vivres frais pour toute la troupe. Cela dédommagea un peu nos soldats des privations qu'ils avoient éprouvées pendant notre traversée de Livourne. Bientôt après nous vîmes arriver le vaisseau de guerre français l'*Atlante*, commandé par le capitaine de vaisseau la Villégrie, qui nous porta de Toulon tous les vivres nécessaires pour la campagne. Nous mîmes à la voile avec une corvette et huit bâtimens de transport que l'on fréta; le bâtiment le St-Nicolas de Varios fut destiné à servir d'hôpital (1).

(1) Je dois faire ici le plus grand éloge tant de MM. les Membres qui composoient le Conseil d'administration du 86.e Régiment, que de M. Beguier, commissaire de la marine, pour le zèle qu'ils montrèrent, en me faisant distribuer tous les objets nécessaires pour le service du Vaisseau-hôpital, ce qui contribua beaucoup à la guérison des maladies.

Le printemps de cette année avoit été froid et pluvieux, l'été qui parut subitement fut plus chaud qu'à l'ordinaire; la chaleur devint excessive dans le mois de juin, juillet et août. Le thermomètre me fit voir que la chaleur étoit portée à un bien plus haut degré qu'au Sénégal et à la côte d'Angola, où j'avois déjà fait plusieurs voyages en faisant la traite des Nègres.

C'est dans cette traversée que se déclara la maladie dont on va lire l'histoire ; elle se manifesta dès les premiers jours et dura jusqu'au débarquement, elle attaquoit un plus grand nombre de personnes, et acquéroit plus d'intensité à mesure que nous avancions vers le tropique, et que par conséquent nous étions exposés à une chaleur plus forte. Je vais la décrire, telle que je l'observai lorsqu'elle fut au plus haut degré auquel elle parvint.

Description de la maladie.

Elle attaquoit quelquefois sans prodrômes; mais le plus souvent elle étoit annoncée par un malaise, accompagné d'anorexie, de lassitudes spontanées, d'un sommeil interrompu ou rendu fatigant par des

songes pénibles ; quelquefois les signes avant-coureurs étoient une soif incommode, la bouche pâteuse et amère , une grande céphalalgie , et un sentiment de foiblesse qu'on éprouvoit surtout le matin au réveil. Ceux qui avoient eu des rhumatismes ou des blessures , ressentoient des douleurs dans les parties originairement affectées. Je n'insiste pas davantage sur ces avant-coureurs (*terrentia morbi*); ce sont ceux de presque toutes les maladies graves , et particulièrement des bilieuses.

Je dois observer particulièrement que quelques-uns éprouvèrent ces symptômes sans avoir la maladie : cela se voit ordinairement dans les grandes épidémies. Lorsque des personnes exposées à l'action des causes générales, néanmoins par des circonstances particulières , n'acquièrent point la disposition épidémique , alors elles sont à l'abri de la maladie qui désole le lieu de leur habitation ; mais elles payent une sorte de tribut par le malaise , les douleurs vagues , les inquiétudes , les insomnies , les excrétions insolites qu'elles éprouvent. M.r le Professeur Fouquet a parlé d'un homme qui ayant été attaqué plusieurs fois de la

peste, ne paroissoit plus sujet aux maladies épidémiques, mais éprouvoit, quand le règne de ces maladies commençoit, des douleurs intenses aux cicatrices des bubons et des anthrax pestilentiels.

L'invasion de la maladie se faisoit assez constamment par un frisson accompagné d'horripilations; quelquefois même il y avoit un vrai *rigor*; mais presque toujours le froid étoit entremêlé de bouffées de chaleur.

On doit remarquer que, malgré les rapports que cette maladie peut avoir d'ailleurs avec la fièvre ardente, il y avoit au moins une différence notable dans le mode d'invasion; puisque, selon Piquer, Grimaud et ceux qui ont bien décrit cette fièvre, elle attaque le plus souvent sans froid, et que la chaleur et la soif sont portées, presque dès le premier moment, à un degré très-élevé.

Le froid étoit plus ou moins long; les symptômes qui le remplaçoient étoient un mal de tête intense; la rougeur des yeux et même une sorte d'ophtalmie peu douloureuse à la vérité; la langue étoit quelquefois sèche et rouge, plus souvent sale et jaune; les gencives étoient arides; la soif assez considérable. Il y avoit quelquefois des

nausées et même des vomissemens bilieux, mais ce symptôme n'étoit pas constant. Un autre qui l'étoit davantage, c'étoient des douleurs lombaires très-incommodes : le pouls présentoit beaucoup de variations, tantôt il étoit fréquent, tantôt le rhythme en étoit presque naturel, il étoit assez souvent petit, vif et concentré ; mais quelquefois il avoit un caractère phlogistique bien marqué. Au reste, il étoit toujours inégal et parfois irrégulier, la peau étoit le plus souvent sèche ; mais j'observai deux ou trois fois un symptôme qui m'inspira des craintes, et qui cependant n'eut pas des suites ; c'étoit la froideur des extrémités et une sueur générale presque froide ; il y avoit ordinairement constipation, et les urines étoient claires et en petite quantité.

Les choses restoient, dans cet état, ordinairement pendant trois jours ; au bout de ce temps il y avoit un changement assez considérable, pour que j'aie cru pouvoir le regarder comme divisant la première semaine en deux périodes distinctes.

Le second temps étoit marqué par une augmentation considérable de la chaleur et de la soif ; par une constriction douloureuse

de la région épigastrique, accompagnée de vomissemens bilieux, porracés ou noirâtres, et assez souvent d'un flux diarrhoïque de même nature; la sécheresse de la langue et des gencives étoit extrême, il y avoit battement des carotides et des artères temporales; et plusieurs éprouvèrent des hémorragies nasales. Cependant le pouls me présenta ce caractère observé par plusieurs dans la fièvre jaune, et qui consiste en ce que l'artère semble ne point contenir un liquide, mais un fluide aériforme. C'est ce que M. Dalmas a exprimé par le nom de *pouls gazeux*, qu'il a donné à cette modification.

L'état ophtalmique continuoit toujours, et j'ai observé à cette époque, chez presque tous les malades, une jaunisse générale assez foncée qui commençoit par les yeux, et qui le plus souvent faisoit son invasion à la fin du second temps. Alors les urines devenoient d'un jaune intense tirant un peu sur le noir. Ce sont là les symptômes que j'ai observés le plus constamment dans l'état de la maladie.

Je dois dire, avant d'aller plus loin, quelles sont les variétés que certains indi-

vidus ont présentées. Elles ont été assez peu nombreuses pour qu'il m'ait été permis de ne les regarder que comme des aberrations, sans les faire entrer dans le tableau de la maladie.

Il y, en eut chez qui la maladie débuta par un *cholera-morbus*, et marcha avec une rapidité, telle que la mort survint au second ou au troisième jour; chez d'autres, ce symptôme se manifesta le troisième ou le quatrième jour; mais il fut constamment mortel. Cette observation que j'ai faite a été répétée par des chirurgiens qui étoient sur d'autres vaisseaux.

Quelques-uns de mes malades furent atteints d'un délire frénétique, précédé des signes d'un appareil fluxionnaire vers la tête et de difficulté de respirer. Certains éprouvèrent ce symptôme avec tant de violence, qu'ils se levèrent, coururent sur le pont et dans l'entrepont, et il fallut les attacher dans leur lit.

J'ai observé encore, chez quelques autres, une douleur pleurétique accompagnée d'une respiration pénible; mais ce symptôme se dissipoit facilement sans aucun autre secours que ceux que je jugeois convenir à la ma-

ladie principale. Il faut pourtant dire que la douleur n'étoit pas purement nerveuse, mais bien fluxionnaire; puisqu'au moment où elle cessoit, il se faisoit une expectoration à l'aide de laquelle s'évacuoient les matières contenues dans le poumon.

La fièvre présentoit des rémissions bien marquées, sinon au commencement, du moins au second stade; néanmoins, comme le froid n'avoit pas lieu au moment de l'exacerbation, je ne puis pas assurer qu'elle fût de la nature de ces rémittentes exquises, qui semblent n'être que des intermittentes dont l'accès se prolonge extrêmement, et même jusqu'à rencontrer l'accès suivant.

On peut juger, d'après ce que je viens de dire, que la maladie eut beaucoup d'intensité; cependant elle ne fut pas meurtrière: le nombre de ceux qui succombèrent ne fut pas considérable. Chez la plupart tout se termina d'autant plus favorablement, que leur état répondoit aux résultats d'observation suivans.

Il me parut que le danger étoit moindre en proportion, que les rémissions de la fièvre étoient plus marquées. Les sueurs générales qui commençoient vers le milieu

du second stade, et qui devenoient abondantes au septième ou au neuvième jour, ont toujours été fort utiles. Les hémorragies du nez de la première et du commencement de la seconde période, ont été indifférentes. Mais, dans le courant de la seconde semaine ou vers le quatorzième jour, elles ont été avantageuses, pourvu qu'elles s'accompagnassent de bons signes, et qu'elles fussent précédées d'un appareil fluxionnaire. Une diarrhée bilieuse, modérée pendant toute la seconde semaine, fut plusieurs fois critique; un signe qui me rassuroit et qui me faisoit bien augurer des changemens que j'observois, c'étoit une plus grande consistance du pouls, et son retour à la régularité.

Quand la maladie avoit beaucoup d'intensité et que la terminaison en étoit pourtant heureuse, la convalescence étoit longue, pénible, et n'étoit pas sans danger. Les jaunisses étoient interminables; quelques-uns périrent long-temps après d'une inflammation chronique du foie; d'autres furent attaqués d'une fièvre lente qui les consuma peu à peu et les réduisit au dernier degré du marasme; un symptôme très-commun de la convalescence fut un resser-

rement spasmodique de la région épigastrique qui se suspendoit par fois, mais que la moindre imprudence dans la diète, ou la plus légère émotion de l'âme rappeloit promptement.

Nous ne commençâmes à perdre des malades que vers le tropique ; alors la maladie prit une marche qui me fit penser qu'elle seroit devenue désastreuse, si notre navigation avoit été de longue durée ; nous fûmes étonnés de voir, chez quelques-uns, la maladie parcourir tous ses temps dans deux jours, et les malades périr le troisième, au milieu des symptômes que je vais bientôt décrire. Cette rapidité dans la succession des périodes a été rare ; ordinairement, dans les cas malheureux, on voyoit les phénomènes des deux premiers temps présenter une intensité alarmante ; mais ce n'étoit guères avant le septième jour qu'on apercevoit les symptômes vraiment mortels.

Ces symptômes étoient la résolution des forces, qui étoit en rapport avec l'énergie de l'irritation du premier stade ; la fétidité de toutes les excrétions, les pétéchies, le délire comateux, le vomissement continuel, surtout quand il étoit noir ; la croûte noire

de la langue a toujours accompagné et même précédé ces symptômes.

Il faut joindre à ces symptômes, ceux qui annoncent ordinairement la terminaison funeste des maladies aiguës, et que j'ai observés non réunis sur un même individu, mais collectivement chez tous ceux qui ont péri : pouls foible, accéléré, tremblotant ou vermiculaire; sueurs froides; haleine fétide; hoquet; soubresauts des tendons; mouvement continuel des lèvres, comme pour parler à voix basse; selles involontaires; extrémités froides; respiration entrecoupée; face hippocratique, etc.

Cet appareil effrayant de symptômes formoit, en quelque sorte, un troisième stade; mais comme je n'ai vu guérir aucun de ceux qui y sont parvenus, je le regarderai comme le commencement de la mort, ou du moins comme un état d'anomalie où, dans la plupart des cas, on ne voyoit aucun des phénomènes propres à la maladie, mais seulement ceux qui accompagnent l'extinction du principe de la vie et le commencement de la destruction. L'époque de ce stade étoit incertaine, elle dépendoit de la marche des premiers temps. On auroit pu prévoir cette

terminaison, chez quelques-uns, par l'intensité et l'irrégularité des premiers symptômes de la maladie ; j'observerai que je n'ai rien vu de semblable après le neuvième jour : on en doit conclure que ce n'étoit pas l'effet du progrès naturel de cette fièvre, mais une dégénération qui tenoit à l'influence des causes extérieures, plus efficace sur les uns que sur les autres, et à des circonstances individuelles, au moyen desquelles la formation et la marche régulière de la maladie étoient empêchées.

Telle a été cette maladie que j'ai observée principalement sur le vaisseau espagnol le *St-Nicolas de Varios*, servant d'hôpital pour la 86.e demi-brigade ; après mon débarquement, je la vis encore à l'hôpital militaire de la Croix des Bouquets, dans l'île St-Domingue, à cinq lieues du Port-au-Prince, où j'étois employé comme chirurgien de première classe, ainsi qu'à l'habitation Santo, à l'habitation de M.r de Ségur, maître des cérémonies de Sa Majesté Impériale et Royale (1), au poste de Sibère où

(1) Je dois faire ici le plus grand éloge de M.r Darganeras, aide-maître des cérémonies de Sa Majesté impériale et royale, et administrateur des habitations

je suis resté long-temps, et où je suivis les nuances par lesquelles elle passa pour devenir ce que les praticiens appellent la *fièvre jaune.* Avant de passer à l'exposition du traitement, je me permettrai quelques réflexions sur les causes procathartiques.

Le mauvais régime dont nos soldats avoient fait usage, est sans doute une cause auxiliaire de cette maladie ; mais l'intensité et la durée de la chaleur qui régna pendant tout le voyage, m'en a paru être la cause principale ; mes conjectures s'accordent d'ailleurs avec ce que l'on sait de l'effet d'une forte chaleur sur les organes épigastriques et sur la bile, dont elle exalte les qualités irritantes et accroît vicieusement la quantité. Ces effets s'observent chez les Indiens, et en général chez les individus qui sont nés et qui habitent dans les climats chauds ; à combien plus forte raison ces causes ne doivent-elles pas agir sur des gens

---

Santo et de Ségur, pour le zèle philantropique qu'il nous a montré, en faisant distribuer des légumes frais, de la viande fraîche, etc. aux soldats convalescens qui étoient dans ces habitations, quoiqu'il n'y fût nullement tenu.

du Nord, transportés tout-à-coup vers le sud? Cette observation n'avoit pas échappé à nos prédécesseurs ; ils avoient en conséquence établi la coutume de changer le régime de l'équipage, et de soumettre ce dernier à certaines précautions médicinales, quand on s'approchoit des tropiques. Je n'examine pas si les moyens en usage étoient les plus convenables ; je me contente de remarquer qu'on avoit reconnu l'utilité d'un changement dans la manière de vivre, cette utilité ne sauroit être révoquée en doute, et en maintenant les anciennes habitudes, on devroit y apporter les changemens que les connoissances acquises dans ces derniers temps peuvent exiger.

Par exemple, on devroit, ce me semble, diminuer les rations de viande salée, de vin et d'eau-de-vie, et les remplacer par des alimens doux et rafraîchissans.

Mais c'est surtout l'alternative fréquente du chaud et du sec, du froid et de l'humide, qui produit des effets dangereux.

Aussi y a-t-il beaucoup de risque à s'exposer à l'humidité de la nuit après une journée brûlante. J'ai vu, en effet, qu'ils n'échappoient point à la fièvre ceux qui,

excédés de la chaleur du jour, dormoient la nuit en plein air sur le pont ; il en étoit de même de ceux qui, employés dans les canots, n'avoient pas le moyen de se défendre des vicissitudes de l'atmosphère.

Je ne crois pas que l'on ait encore bien expliqué le mode d'action de ces températures alternatives ; les conjectures qu'on a proposées sont assez vagues, pour qu'il soit permis de choisir. Je me sens porté à croire que la chaleur du jour, en excitant la peau, dispose les vaisseaux lymphatiques qui en partent, à exercer avec activité leurs fonctions absorbantes, effet que les frictions avec une flanelle chaude produisent aussi, comme tout le monde le sait. D'un autre côté, la fraîcheur de la nuit condense les miasmes malfaisans, et leur donne un véhicule en permettant à l'eau, tenue en dissolution par la chaleur, de prendre la forme liquide. Cette rosée vient donc porter un poison à la surface du corps, et les vaisseaux inhalans ne tardent pas à le pomper, et à disséminer partout cet agent de destruction. Ajoutez à cela que les intestins doivent recevoir la matière de l'exhalation, répercutée par l'abaissement de la température.

L'observation prouve que, si rien ne sollicite la sueur, les débris de la décomposition continuelle du corps s'évacuent par d'autres émonctoires dont ils augmentent les excrétions. Mais si l'action de la chaleur ou l'exercice a déjà excité l'organe cutané, et qu'un froid subit resserrant la peau s'oppose à l'excrétion, la matière sécrétée se porte ordinairement vers les intestins ou sur le poumon ; et comme elle est sans doute d'une nature étrangère à celle de ces organes, ce transport ne se fait pas sans une fluxion maladive, qui peut devenir dangereuse dans certaines dispositions du corps.

On sait que le type rémittent est presque toujours l'effet de l'impression d'un air humide, souillé par les émanations des corps animaux et végétaux en décomposition ; je n'ai eu que trop l'occasion de vérifier cette opinion, lorsque je me suis trouvé dans l'île de Corse et à St.-Floran, près Bastia, à l'île de Madagascar, à Batavia et à St.-Domingue, surtout au Fort-Dauphin et au poste de Sibère, près de Larcahé. Il faut pourtant convenir que tout le monde n'a pas cru que ce fût là la seule cause des fièvres rémittentes. Cleghorn assure qu'en-

core que l'île de Minorque présente un terrein très-sec et pierreux, couvert de collines arides et brûlées, on y a toujours observé des fièvres rémittentes et intermittentes. Mais un examen, j'ose dire, plus exact m'a convaincu, que ces maladies y avoient les mêmes causes qu'ailleurs, malgré la salubrité du sol.

Le Port Mahon est très-enfoncé dans les terres, et l'on n'observe aucun mouvement dans les eaux, attendu qu'il n'y a ni flux ni reflux; aussi tout ce qui est jeté à l'eau, reste-t-il à la place où il a été déposé; les immondices de la Ville vont se rendre au Port, qui en devient une sorte de cloaque. Que l'on calcule maintenant les effets que durent produire sur les eaux stagnantes de ce Port, les excrémens qui s'y accumuloient, en 1800, époque où Mahon renfermoit, outre sa population, environ 15000 hommes qui faisoient partie de la flotte Angloise stationnée dans la Méditerranée, sous les ordres de l'Amiral Lord Keith; flotte, qui depuis fit la descente en Egypte sous les ordres de Sir Ralphaël Abercrombie. Je me permettrai quelques re-

marques sur le Port-Mahon, pour montrer combien cette assertion est vraie. Le Port, malgré son étendue, étoit déjà encombré; on n'avoit jamais éprouvé dans cette contrée un pareil degré de chaleur; ajoutez qu'il régna des calmes rarement interrompus par des brises légères, qui venoient de l'Est ou du Sud Est, mais qui ne procurèrent qu'une fraîcheur momentanée. Peu de jours après l'arrivée de la flotte, on observa à bord des vaisseaux qui la composoient, plusieurs malades dont le nombre augmentoit tous les jours. Le *Pégasus* qui fut un des moins maltraités, avoit cependant à la fois plus de cinquante hommes sur les cadres; la frégate la Blonde, armée en flûte et surchargée de troupes, donna la première l'éveil; les officiers de terre étonnés de la grande quantité de soldats qu'ils perdoient tous les jours, accusèrent la malpropreté du vaisseau; d'après ces plaintes, l'Amiral ordonna à quatre capitaines de vaisseau, accompagnés de leur chirurgien-major respectif, d'inspecter la frégate; il résulta de cette visite qu'il régnoit la plus grande propreté, et que la maladie étoit commune à tous les navires qui se trou-

voient dans le Port, lesquels étoient en grand nombre. Pour estimer au juste les causes morbifiques réunies dans ce lieu, il faut songer qu'outre les excrémens de quinze mille hommes qui montoient la flotte, on jetoit dans la mer les débris des animaux tués à bord, ainsi que les cadavres des animaux qui mouroient naturellement à terre; il faut aussi faire attention à ceux des poissons qui pouvoient périr dans le port, et l'on ne sera plus étonné que toutes ces substances dissoutes dans l'eau, et qui venoient former à la surface une écume putride et infectée, pussent occasioner les maux dont on se plaignoit.

Outre les causes que je viens d'assigner, mes recherches locales m'en firent découvrir encore d'autres. Dans le fond du Port Mahon, que j'ai bien examiné, il existe un étang formé par les eaux pluviales, et entretenu par un ruisseau qui s'y rend; ce marais, au niveau de la mer, ne contient de l'eau que dans l'Hiver, et dans la saison pluvieuse; en Eté son fond n'offre qu'une masse puante de limon, qui en se desséchant infecte les environs. Il existe encore des marécages dans les bas-fonds des vallons,

qui deviennent autant de foyers d'émanations putrides.

Enfin, le cimetière de l'hôpital, peut être considéré comme aidant les autres causes des maladies générales, et l'on ne seroit point éloigné d'adopter ce sentiment, si l'on savoit combien peu d'épaisseur avoit la terre qui recouvroit les cadavres.

Voici une observation à ce sujet. Une chaloupe fut envoyée à terre pour couper des balais, près de ce cimetière ; deux des gens de l'équipage furent dès le lendemain attaqués de la fièvre ; moi-même en allant herboriser près de ce cimetière, peu de temps après, j'éprouvai le même sort.

Il me paroît que c'est mal à propos, qu'on a attribué la maladie au grand nombre d'individus qui existoient dans chaque vaisseau, puisque ceux qui avoient débarqué la plus grande partie de leur monde, ne furent pas plus exempts de la maladie que les autres ; tandis que le *Wassenaer, grand vaisseau*, qui, outre son équipage, portoit plus de six cents soldats, n'eut que trois hommes légèrement malades. Ce qui me confirme dans l'opinion, que ce sont les causes que j'ai assignées qui ont réellement

produit la maladie générale à Minorque ; c'est que, 1.° les navires les plus enfoncés dans le Port avoient le plus de malades, et que le *Wassenaer* qui n'en avoit point étoit mouillé à l'embouchure de la rade, où il jouissoit des brises rafraîchissantes ; 2.° que dès que l'escadre quitta Minorque pour faire voile vers Malte, la fièvre cessa, et que ceux qui en étoient encore attaqués, furent guéris (1). Ceci prouve que le meilleur prophylactique dont puissent user les vaisseaux dans les climats malsains, est de les abandonner.

Cette vérité peut être mise dans toute son évidence, en considérant les causes d'insalubrité qui sont particulières aux îles de l'Amérique, qu'on sait devenir le tombeau d'un si grand nombre d'Européens, et les maladies funestes qui en sont les résultats.

Un court examen de ces causes qui au Cap-Français donnent un si mauvais caractère aux fièvres, et ajoutent, en quelque sorte un élément délétère à presque toutes

---

(1) Rapport par M. Edwin Godden Jones, Chirurgien major de la Marine royale Britannique An XI.

les maladies, ne sauroit être étranger à mon sujet, puisqu'on y trouvera la raison du changement subit qui procura, après notre débarquement, la maladie dont j'ai donné l'histoire.

La rade est située par le 19.e degré 46 minutes 30 secondes, etc., et par le 74.e degré 31 minutes 20 secondes longitude O, méridien de Paris; les vents qui règnent presque toute l'année varient du NNE., jusqu'au SSE. : c'est ce qu'on appelle brise du large ; elle entre ordinairement entre neuf et dix heures du matin, et finit le soir aux mêmes heures ; elle va en augmentant à mesure que le soleil s'élève sur l'horison, et décroît insensiblement quand il s'éloigne du méridien ; la brise de terre lui succède, et dure jusqu'au lendemain. Dans le fond de la rade se trouve l'embouchure de la rivière Galifet, qui entraîne dans ses débordemens, des substances de diverse nature; et les dépose, quand elle rentre dans son lit ordinaire, sur les esters (1). La mer

(1) On appelle *esters*, à St.-Domingue, les rivages de la mer qui sont de niveau avec elle, quand elle est basse.

couvre les esters dans le temps du flux ; mais dans le reflux, il n'existe que des marécages, couverts de mangliers, où naissent une infinité d'insectes : tels que les maringoins, les moustiques ; des crustacées, etc., qui se multiplient prodigieusement à St.-Domingue ; et dont la décomposition fait élever des émanations délétères, source inépuisable de maladies de mauvaise nature, et principalement de la fièvre jaune, surtout dans les mois de sécheresse, qui sont depuis Avril jusqu'en Septembre.

Nous arrivâmes au Cap, le 5 Frimaire An XI. Le côté opposé à la Ville, appelé le quartier de Limonade, et les bords de la mer sont garnis de mangliers dans le fond de la rade. Les circonstances qui rendent la contrée insalubre, sont les chaleurs dévorantes, la sécheresse, l'air étouffant que l'on respire, tant que la brise du large n'entre pas ; les maisons inhabitées qui servent, aux soldats et aux matelots, de latrines, parce qu'il ne s'en trouve point en cette Ville, les miasmes méphitiques qui s'en élèvent le matin au lever du soleil, et qui exhalent dans tous les alentours une grande fétidité ; le voisinage du cimetière public de la Fossette, beau-

coup trop resserré, à raison du grand nombre de cadavres que l'on y entasse ; le peu de profondeur des fosses fort au-dessous des dimensions prescrites par les lois de police; la négligence criminelle avec laquelle on procède aux inhumations ; les voiries abandonnées, les animaux livrés, sur les lieux où ils périssent, à une décomposition dont les produits se mêlent partout à l'air que respirent les Citoyens.

Aussi les observateurs ont-ils été frappés des effets qui proviennent de cette réunion de circonstances, et M. Gilbert les a signalés. A St.-Domingue, a dit cet observateur, les substances métalliques s'oxident en un instant, les viandes se gâtent d'un quart d'heure à l'autre ; les corps organisés, souffrans et malades, y sont frappés dans la source même de la sensibilité et de l'irritabilité ; le solide vivant s'y abandonne à une prostration singulière, et, par un effet nécessaire de ce défaut de réaction vitale, les humeurs animales y contractent un genre d'altération qui les fait marcher à grands pas vers la décomposition. Cette constitution a été regardée, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, comme la

plus propre à la production et au développement des fièvres malignes, des maladies contagieuses et pestilentielles. De ce principe découlent des effets désastreux. Les maladies aiguës des troupes à St.-Domingue, ont le plus souvent un cours précipité, irrégulier, plein d'anomalie; les pouvoirs de la nature y sont sans force; les crises difficiles, lentes, imparfaites, incertaines; le retardement dans l'administration des remèdes est une occasion perdue qui ne se retrouve plus; les erreurs du malade, du Médecin ou de la nature, y coûtent souvent la vie; d'un autre côté, les maladies chroniques y sont longues, rebelles : ces détails sont conformes aux observations que M. Dufour, Médecin, employé à l'hôpital Clément, île St.-Domingue, a données dans un Mémoire présenté à la Société de Médecine d'émulation de Bordeaux; et qu'avant cet observateur, j'avois vérifiées moi-même.

Cependant, et je ne dois pas oublier d'en faire la remarque, malgré tant de circonstances défavorables, les amputations réussissent mieux qu'on ne pourroit d'abord le croire. Lors de l'entrée de nos troupes, au

Port-au-Prince, un soldat eut le bras enlevé par un biscayen, à l'exception de deux lambeaux de peau, qui tenoient à la partie interne et externe ; le Chirurgien-major du corps et M. Dufour, firent l'amputation sur le champ ; elle réussit, on ne peut mieux. Moi-même, lors de notre entrée à St.-Domingue, j'eus occasion de voir plusieurs soldats avec des blessures très-graves, qui nécessitèrent l'amputation. J'en vis faire plusieurs qui eurent le même succès. Je n'ai pas vu un seul exemple de tétanos.

Les émanations qui s'exhalent, au lever du soleil, des bords de la mer où les habitans du Pays jettent leurs immondices ; celles que laissent échapper les cadavres inhumés presque à la surface de la terre, sont d'autres circonstances qu'il convient de prendre en considération ; surtout lorsqu'il arrive que la brise, qui vient à souffler du côté de la Ville, porte toutes ces émanations à bord des bâtimens qui sont dans la rade, et que les équipages en reçoivent les influences meurtrières. Il faut encore ajouter à ces causes physiques très-réelles, l'opinion exagérée qu'on a des maladies, et la terreur que répandent les épidémies dès

leur naissance. Cullen dit qu'on ne peut disconvenir que la crainte n'affoiblisse l'action du cœur et des gros vaisseaux, puisqu'elle occasione la pâleur, le froid des extrémités et de toute la surface du corps; elle produit quelquefois une foiblesse si considérable, que la mort s'ensuit sur le champ.

J'ai vu même des soldats avoir une si grande peur d'aller aux hôpitaux, qu'ils mouroient sur le quai, lorsqu'on les débarquoit pour les y conduire; d'autres qui pour le même motif ne se déclaroient pas malades, et mouroient sans oser se plaindre.

Dès que les matelots et les soldats sont arrivés à leur destination, ils s'empressent de mettre à terre les munitions de guerre, et les autres objets contenus dans les bâtimens; ce qui les expose aux mauvaises exhalaisons du port. Le soir on en expédie un certain nombre pour aller faire de l'eau: ils y passent une partie de la nuit; ils respirent pendant ce temps les miasmes qui s'exhalent du bord de la mer (les sources y étant situées); ils croient se donner de la vigueur en buvant de l'eau-de-vie et du

tafia ; ils ne font que s'affoiblir de plus en plus, par l'abus des boissons spiritueuses. Ces boissons prises, en petite quantité, et mêlées avec de l'eau, excitent singulièrement la transpiration, et ne peuvent que produire un bon effet sur tout le système; mais prises toutes pures, elles agacent l'estomac, attaquent le genre nerveux, et finissent, quand leur action stimulante est passée, par produire plus ou moins de foiblesse, ce qui est un symptôme avant-coureur de la maladie.

Qu'on ne s'imagine pas que ces causes des fièvres rémittentes de mauvais caractère, ne se trouvent que dans l'intérieur des terres ou sur les côtes. On va voir par les réflexions suivantes, qu'on les rencontre quelquefois en pleine mer.

Il règne souvent, entre les tropiques, un calme qui dure des mois entiers, accompagné d'une chaleur étouffante; les débris des corps animaux et végétaux que la mer recèle, s'élèvent alors à sa surface; les vaisseaux, qui se trouvent dans ces parages, deviennent stationnaires, et sont bientôt environnés de leurs propres immondices; dans ces circonstances, il est rare que les

équipages et les soldats n'éprouvent pas des fièvres du plus mauvais génie.

Pour donner une idée des causes extraordinaires qui corrompent l'air de la mer, je me permettrai de rapporter une observation que je fis en 1789. Nous allions aux îles de France et de Bourbon; arrivés environ à 150 lieues du Cap de Bonne-Espérance, nous éprouvâmes un calme de quarante jours. Une grosse baleine, qui sans doute avoit été piquée par les bâtimens qui font la pêche de ces animaux, et qui avoit échappé à leurs recherches, étoit morte dans ces parages. Quand nous fûmes environ à une demi-lieue de cet animal, le capitaine fit faire voile dessus, afin d'être plus à portée d'observer s'il avoit quelque reste de vie. En approchant, nous aperçûmes qu'il y avoit plus d'une centaine d'oiseaux de proie qui mangeoient sa chair; le canot de bord fut mis à la mer, pour aller observer de plus près: je m'y embarquai moi-même pour satisfaire ma curiosité. Nous avions six rames; nous passâmes trop près d'un amas d'entrailles de cet énorme animal, distendues par les gaz qui prove-

noient de sa décomposition. Les rames s'engagèrent, par hasard, dans ces débris, et il s'en exhala des vapeurs si puantes, que je vomis sur le champ; tous les matelots du canot sentirent des soulevemens de cœur; plusieurs même d'entr'eux furent dès le lendemain attaqués d'une fièvre bilieuse, à laquelle ils étoient sans doute disposés. Cette baleine devoit être morte depuis long-temps; l'odeur extrêmement fétide qu'elle répandoit, ne nous permit pas d'en approcher davantage : nous nous arrêtâmes à une demi-portée de fusil.

Ainsi, dans les climats chauds et malsains, les causes des maladies sont nombreuses, et tout contribue à en renforcer l'action. Celles qu'on a le plus sainement appréciées, sont relatives aux effets connus de la chaleur et de l'humidité; en effet, du moment où le soleil s'éloigne de l'Équateur, pour s'avancer vers le tropique du cancer, les chaleurs s'accroissent chaque jour; elles deviennent bientôt excessives; les Européens nouvellement débarqués sont embrasés; des sueurs abondantes les accablent;

et les militaires nourris avec des alimens de mauvaise nature, excédés par un service très pénible, qui les expose presque toujours à l'humidité de la nuit, ne trouvent de repos que dans les bains; bientôt se déclarent les funestes effets de la maladie, qui non-seulement attaque les soldats, mais se propage jusqu'aux anciens habitans; elle frappe principalement les hommes d'un tempérament sanguin et bilieux. Les symptômes sont nombreux, et plus ou moins confus; les premiers qu'on observe, sont la coloration des pommettes, l'engorgement de la conjonctive, un mal de tête violent, une céphalalgie gravative et cruelle autour des tempes, un malaise général, etc.; le second jour, hémorragie par les vaisseaux du nez, de l'oreille, de la conjonctive; vomissement de sang, de matières sanguinolentes et bilieuses; le malade vomit tout ce qu'il prend.

Le troisième jour, délire, convulsion, soubresauts des tendons, crampes, peau sèche et aride; vomissement continuel de matières jaunâtres, déjections fétides semblables à celles qu'on observe dans le choléra-morbus : le malade consterné aime à

être seul ; l'ictère se manifeste, sueurs froides des extrémités, particulièrement des inférieures ; hoquet ; la base des orbites entourée d'un demi-cercle de couleur violette ; les paupières s'affaissent ; les muscles des yeux entrent en convulsion ; la fièvre redouble à chaque moment ; le malade meurt ordinairement dans la nuit du 3.e au 4.e jour, dans les symptômes les plus horribles ; rarement il va au septième. Plus les tempéramens sont robustes, plus ils ont à craindre ; les gens forts en couleurs y résistent difficilement. Quant aux moyens à administrer et dont le succès est si précaire, l'expérience a prouvé, quoiqu'il y eût contr'indication par les saburres des premières voies, les bons effets de la saignée réitérée, quatre ou cinq fois dans le même jour. La première fois que j'ai été aux Antilles, ayant éprouvé moi-même tous les symptômes de la maladie, j'ai été saigné trois fois dans un jour, avec le plus grand succès.

Les autres remèdes consistent dans les boissons délayantes nitrées, la limonade, l'eau rendue acidule avec la crême de tartre; les lavemens émolliens ; les bains du corps et des pieds ; l'eau de poulet nitrée ; le pe-

tit lait ; les potions camphrées et nitrées ; les laxatifs, tels que l'eau de casse aiguisée avec un sel neutre. S'il y a de l'affaissement ; comme il provient souvent des [illegible] putrides et stagnans dans les premières voies, on administre un grain de tartre stibié, uni à 15 ou 18 grains d'ipécacuanha ; ou bien on donne l'émétique en lavage ; enfin, on applique de larges vésicatoires.

L'inspection cadavérique, présente le système gastrique et l'organe bilieux, particulièrement affectés, des dépôts au foie, son parenchime engorgé et phlogosé ; la face interne de l'estomac et du canal intestinal parsemée de taches gangréneuses et d'érosions. L'ouverture du cerveau ne présente rien de particulier ; il n'en est pas de même de la cavité thorachique. J'ai eu occasion de faire l'ouverture de plusieurs cadavres, au Port-au-Prince et au Cap-Français, j'ai toujours trouvé épanchement considérable de sang. Plusieurs soldats du 86.me régiment ont été saignés sept fois dans vingt-quatre heures, ils ont pris des bains du corps, des pieds, etc. Rien n'a pu calmer la fureur de leur maladie, ils sont morts à la fin du troisième jour : huit minutes après,

la surface de leur peau étoit couverte de taches violettes et noires. J'ai fait l'ouverture des cadavres de suite ; la cavité de la poitrine contenoit au moins deux pintes de sang ; le ventricule et les oreillettes droites du cœur étoient également pleins d'un sang noirâtre, ayant beaucoup de consistance ; les poumons du même côté étoient aussi engorgés, et présentoient des traces de suppuration ; enfin, la putréfaction s'emparoit sur le champ des cadavres.

Je ne fais point ici mention d'une maladie qui fait encore de grands ravages à St.-Domingue, c'est la dysenterie ; elle survient presque toujours à la suite de la première ; elle est très-longue ; les malades qui en sont atteints, tombent dans une dissolution absolue ; elle est ordinairement compliquée d'une affection scorbutique.

Après avoir exposé ce qui me paroît le plus vraisemblable touchant les causes extérieures de cette maladie, tant par rapport à la diathèse qui en faisoit l'élément essentiel, que par rapport au type de la fiè-

vre, je vais dire, quelle fut ma manière d'envisager la nature de cette affection, et la méthode curative qu'elle me suggéra.

Il me paroît que les premiers phénomènes pouvoient, en général, se rapporter 1.° à un état d'excitation générale, qui avoit quelque analogie avec celui qu'on remarque dans les fièvres inflammatoires, et 2.° à une congestion dans les organes épigastriques.

1.° La dureté du pouls, le spasme des organes sécrétoires, la rougeur des yeux, la chaleur de la peau, attestent cette excitation universelle.

2.° Quant aux congestions épigastriques, la douleur, les nausées, les vomissemens, le sentiment de constriction, ne me laissoient aucun doute à cet égard; elles étoient vraisemblablement l'effet du désordre qu'avoit produit, sur ces organes, l'impression d'une chaleur forte, soudaine et soutenue (1).

---

(1) Cullen et M.r Edwin-Godden Jones avoient déjà vu que certaines substances avalées, des coquillages principalement, pouvoient produire des effets sur tout le corps.

J'ai été moi-même témoin d'un singulier accident relatif à ce sujet; étant à Barri, Province de la

3.° On ne pouvoit pas non plus s'empêcher de reconnoître que ces états étoient compliqués d'une diathèse bilieuse, qui étoit peut-être le premier mobile de tout; il est vraisemblable qu'elle provoquoit la fièvre, qui devenoit d'autant plus vive que la bile avoit une qualité plus ardente, et d'autant plus molle que cette bile étoit plus septique; au reste, les preuves de cette diathèse se tiroient des évacuations bilieu-

---

Pouille, Royaume de Naples, dans la Mer Adriatique, au mois de germinal an X, six Soldats du Régiment où j'étois Chirurgien-major, mangèrent une assez grande quantité de moules qu'ils avoient achetées; trois heures après on m'avertit que ces Soldats étoient empoisonnés. Je trouvai, en effet, tout leur corps prodigieusement enflé, principalement à la figure et aux lèvres; une éruption urticaire, avec des démangeaisons insupportables, couvroit la peau; il y avoit fièvre, céphalalgie, nausées, soif extrême, pouls dur et précipité; un émético-cathartique vida l'estomac et le tube instestinal, dissipa tous les accidens; il ne resta qu'une espèce de langueur qui dura quelques jours. Ayant examiné avec soin ces coquillages, je n'y trouvai rien qui pût me faire soupçonner leur qualité dangereuse; ceux qui en avoient mangé m'assurèrent, au contraire, que le goût en étoit excellent.

ses, de la jaunisse et du mode de terminaison.

La longueur du frisson qui caractérisoit l'invasion ne doit pas surprendre, puisquelle est assez ordinaire aux fièvres bilieuses graves, telles, par exemple, que celle observée par Tissot à Lausanne; d'ailleurs, on peut croire que ce frisson dépendoit du resserrement tonique général qui a lieu, quand les congestions se forment.

Il est remarquable que la congestion épigastrique pouvoit présenter trois modifications différentes, qui me semblèrent devoir servir de base à la méthode curative.

A. Souvent elle étoit modérée, et donnoit lieu d'abord à des vomissemens et ensuite à des selles; ces évacuations en formoient la terminaison naturelle, et devoient par conséquent être regardées comme critiques.

B. Quelquefois elle étoit immodérée, et donnoit lieu à des évacuations cholériques qui devenoient pernicieuses, si l'on ne parvenoit pas à calmer ce flux colliquatif, ou plutôt le mouvement qui le décidoit; le cas étoit surtout grave, lorsque le sang étoit poussé avec les matières bilieuses.

C. Une autre modification tout aussi

redoutable, étoit celle qui consistoit en ce que la fluxion paroissoit excessivement active, et qu'une irritation très-forte des organes épigastriques s'opposoit aux évacuations, qui auroient pu rendre le mouvement fluxionnaire moins douloureux.

4.° Un quatrième élément de la maladie étoit une fièvre que ses exaspérations régulières me firent penser être de la famille des rémittentes, et qui, en effet, fut quelquefois modérée par le quinquina, dans le petit nombre de cas où je crus devoir en arrêter le cours.

5.° Les douleurs de la poitrine et l'affection cérébrale étoient des épiphénomènes sans doute; mais je n'ai pas cru devoir les négliger dans l'analyse de la maladie; étoient-elles l'effet d'une modification vicieuse de la sensibilité, ou de quelques circonstances peu déterminées et propres aux individus en qui je les ai observées? C'est ce que je ne saurois décider.

Les évacuations de la seconde semaine, par les sueurs, les selles et même le vomissement; les hémorragies de la même époque, ne m'ont paru que l'effet de la fièvre, de l'irritation et des congestions dont j'ai

parlé, et dont ces évacuations formoient la solution la plus naturelle et la plus avantageuse. Cela ne formoit donc pas un élément de la maladie ; c'étoient, au contraire, les phénomènes qui devoient la dissiper et ramener l'ordre.

6.° Mais la résolution des forces, la fétidité des excrétions, les vomissemens de sang noir, et les accidens convulsifs qui constituoient la troisième période, annonçoient évidemment la putridité, et même une sorte d'ataxie ou de malignité qui en étoit la suite. C'étoit encore un élément que les circonstances ajoutoient à la maladie, mais qui ne lui appartenoit pas essentiellement, comme on a pu s'en convaincre.

Voilà l'idée que je me formai de la maladie, et la base sur laquelle j'établis la méthode curative que je vais exposer, et dont j'ai obtenu des succès.

TRAITEMENT.

Avant d'entrer dans les détails du traitement, je dois dire un mot des moyens prophylactiques dont je fis usage. Lorsque l'observation m'eut appris quels étoient les

signes précurseurs de la maladie, j'essayai plusieurs méthodes ; mais rien ne me réussit autant que l'usage des émétiques, suivi de celui des diaphorétiques. La commotion du vomissement excitoit avantageusement le système, au moment où des causes morbifiques rompoient l'harmonie des fonctions. D'ailleurs les congestions qui se formoient ou qui existoient dans la région épigastrique étoient entamées ou expulsées. En outre, les évacuations ne se faisoient pas seulement par les voies supérieures : presque toujours l'émétique décidoit des excrétions alvines, bilieuses, qui se maintenoient quelquefois plusieurs jours, et cette espèce de diarrhée amenoit ou complétoit l'expulsion des produits de la diathèse morbifique, tandis que la secousse et le régime corrigeoient la diathèse elle-même. Les boissons diaphorétiques, telles que les infusions de feuilles de véronique, de fleurs de coquelicot, de sureau ; de légères décoctions de salsepareille et de squine, donnoient aux mouvemens humoraux une autre direction, et prévenoient ainsi la formation d'un des élémens les plus importans de la maladie. J'insistois surtout sur ces moyens, lorsque les malades avoient

eu l'imprudence de s'exposer à l'humidité de la nuit, ou à d'autres causes capables de supprimer la transpiration.

1.° Pour combattre l'excitation phlogistique du premier temps, j'ai eu recours aux boissons abondantes acidulées ou anti-spasmodiques ; les dernières étoient préférées, quand l'irritation de la région épigastrique et la concentration du pouls attestoient un état nerveux ; et les premières, quand la chaleur et un pouls grand, dur et plein, ou fortement développé, me portoient à croire qu'il existoit une modification semblable à celle qui a lieu dans la fièvre inflammatoire. La limonade ou l'oxycrat, et l'infusion théïforme de fleurs de camomille, étoient donc les remèdes que je choisissois pour remplir cette première indication.

Il m'est pourtant arrivé quelquefois de me voir contraint à mettre la saignée en usage. J'avois quelque répugnance pour ce moyen, à cause de la diathèse bilieuse qui le contr'indique essentiellement ; cette répugnance s'accrut encore quand j'eus vu la putridité se joindre à cette maladie. Cependant je rencontrai plusieurs fois l'excitation portée à un si haut degré, que je ne pus

m'empêcher d'y opposer le moyen le plus efficace, et je n'eus pas lieu de m'en repentir. Quelque prévention que l'on ait aujourd'hui contre la saignée, Moultrie et Makentrick l'avoient employée, même dans certains cas de fièvre jaune maligne ; je me crus, à plus forte raison, autorisé à la mettre en pratique, dans un cas où le danger de la putridité et de la malignité étoit bien moins pressant. J'eus le plus grand soin de proportionner la quantité de sang que je tirois, à la force, à la jeunesse, à la constitution des malades, et je me réglois sur l'état du pouls. Je ne perdis jamais de vue la dégénération putride dont ces maladies sont susceptibles, et cela me rendit circonspect dans l'emploi de ce moyen; mais, comme j'avois aussi présentes à l'esprit les règles de la méthode analytique, qui me prescrivoient d'attaquer tous les élémens de la maladie, selon leur degré d'urgence, je me décidai à tenir cette conduite, quoique je n'ignorasse pas qu'elle est condamnée par plusieurs.

2.° L'irritation de la région épigastrique et l'espèce de congestion qui l'accompagnoit, me parurent exiger des moyens bien diffé-

rens, selon les trois caractères dont ils étoient susceptibles.

A. Lorsque ces symptômes étoient modérés, et que l'excitation générale avoit été calmée par les moyens exposés plus haut, je pensois qu'un émétique pourroit les dissiper, en évacuant les matières bilieuses irritantes, accumulées dans les premières voies. J'administrois le tartre stibié avec les précautions que les divers tempéramens exigeoient, et je n'eus jamais qu'à me louer de cette conduite. Immédiatement après l'action du remède, il y avoit un soulagement marqué; la constriction épigastrique et les nausées pouvoient revenir; mais elles cédoient facilement aux anti-spasmodiques, aux purgatifs et aux sudorifiques.

B. Quand l'irritation alloit jusqu'au point de produire le choléra, il étoit aisé de penser que tous les efforts devoient tendre à les calmer. L'émétique eût alors été mortel. Les anti-spasmodiques, les anodins et l'anti-émétique de Rivière, furent les moyens que j'employai avec confiance et avec succès; ce dernier réussit au-delà de mon espérance, et dans les cas où les vomissemens n'étoient pas excessifs, il suffisoit, il est

vrai, de le répéter assez souvent plusieurs fois de suite, parce qu'il étoit rejeté, comme toutes les autres substances, après avoir été avalé ; mais l'obstination avoit presque toujours son avantage.

C. Le cas le plus embarrassant étoit celui où le spasme de la région épigastrique étoit excessif, et produisoit des efforts de vomissement vains et douloureux. C'est quand la maladie présentoit cette apparence, dans les premiers temps, qu'elle étoit sujette à s'unir à la putridité. L'émétique eût alors été pernicieux ; la saignée étoit contr'indiquée par la disposition septique, il ne restoit que la ressource des anti-spasmodiques, et celle des révulsifs. L'infusion théïforme des feuilles d'oranger, l'éther sulfurique et la teinture de castoreum, eurent du succès. Les rubéfians sur la région épigastrique me parurent les seconder très-bien ; j'employois pour cela la moutarde ou bien le liniment volatil, à cause de la méfiance qu'inspirent les cantharides, dans les cas où il existe un penchant à la putridité. Dans ces circonstances, je n'ai négligé ni les lavemens, ni les ventouses sèches, ni même les sangsues appliquées sur les hypocondres ; et en

multipliant ainsi mes soins, j'ai dissipé le plus souvent un symptôme qui m'inspiroit des craintes.

3.° L'observation m'ayant appris qu'une diarrhée bilieuse jugeoit fréquemment la constriction et la douleur de l'épigastre; la diathèse bilieuse fournissant d'ailleurs une co-indication, je me hâtois, après avoir remédié aux élémens les plus urgens, de procurer la liberté du ventre, ou même de provoquer une diarrhée, si la nature n'y avoit déjà pourvu. Pour imiter en tout les mouvemens salutaires spontanés, je faisois en sorte de solliciter la transpiration par des moyens qui ne fussent pas capables d'irriter; j'administrois volontiers la boisson suivante.

℞ Sel d'epsom. . . . . . deux onces.
Tartre stibié. . . . . . deux grains.
Eau commune. . . . deux livres.

Ce médicament provoquoit les selles, rendoit la peau moins sèche, et la disposoit à céder à l'effort naturel qui devoit amener la sueur.

Le calomel a été regardé comme un des meilleurs remèdes contre les engorgemens du foie. Les Médecins Anglois qui ont exercé

dans l'Inde , en ont fait les plus grands éloges ; et M.[rs] Rush , Palloni et autres , le disent approprié à l'affection hépatique grave qui existe ordinairement dans la fièvre jaune. On a d'abord pensé que son utilité dépendoit de l'action purgative qu'il peut exercer ; mais on a dit ensuite qu'il étoit tout aussi avantageux lorsqu'il ne purgeoit point. Le même soupçon avoit été conçu , relativement à la salivation que de fortes doses de calomel procurent ; mais M. Palloni l'a dissipé , en observant que l'effet heureux de ce médicament étoit indépendant de cette excrétion. En comparant ce qu'on a dit là dessus , il paroît que le calomel agit avec une sorte de spécificité sur le foie ; ce qui, au reste , n'est pas difficile à croire , puisqu'on sait d'ailleurs que le sublimé corrosif a cette propriété , et que les effets de l'empoisonnement , par cette substance , se fait principalement ressentir à la face inférieure de cet organe. Il est vrai qu'il n'est pas aisé de déterminer le mode de son action ; mais enfin , quel qu'il soit , il semble s'opposer à la modification pernicieuse que la maladie y introduit.

Je jugeai à propos de recourir à ce moyen

pour remédier à la constriction douloureuse que les malades éprouvoient dans l'hypocondre droit, aussi bien que dans l'épigastre; mais comme j'avois le plus grand intérêt à maintenir les évacuations alvines, pour donner issue à l'humeur bilieuse qui tendoit à se porter vers l'estomac, et qui provoquoit des vomissemens opiniâtres; comme, d'un autre côté, je ne pouvois pas me reposer à cause de cela sur le calomel, que plusieurs disent n'être point purgatif quand il est exactement lavé; je le combinai avec le jalap, et je suivis en cela l'exemple du Docteur Rush. Ces moyens étoient encore secondés par les lavemens, qu'au besoin je rendois purgatifs avec quelque sel neutre.

Quelquefois la chaleur, la sécheresse de la peau, la soif, devenoient excessives vers le septième jour; la douleur de tête, l'agitation, l'aridité de la langue, augmentoient considérablement; la maladie, à la jaunisse et à la rougeur des yeux près, ressembloit alors à une fièvre ardente. Cet état étoit embarrassant, j'avois déjà reconnu combien les sueurs étoient importantes dans cette maladie, et je craignois que la putridité ne fût la suite de cette crispation générale. Encou-

ragé, par ce que le Docteur Currie de Liverpool a dit sur l'utilité des affusions d'eau froide dans ces sortes de cas, je me décidai à les mettre en pratique, et ce fut avec le plus grand succès (1). Voici comme je les faisois : on mettoit le malade hors du lit, et on l'asseyoit tout nu, ou bien on le couchoit sur une table ; alors on répandoit successivement, sur toutes les parties du corps, de l'eau froide avec un arrosoir, ou avec une éponge qu'on exprimoit ; cette opéra-

---

(1) Dans le mois de Juin de l'an 7, j'étois en garnison à Bastia, île de Corse. M. de Vert, capitaine des grenadiers de la deuxième compagnie de la 86.e demi-brigade, étoit atteint d'une fièvre ardente ; au cinquième jour de sa maladie, vers deux heures après midi, il éprouva une hémorragie nasale si copieuse et si opiniâtre, qu'on fut obligé de m'envoyer chercher ; sitôt arrivé chez le malade, je le fis sortir du lit, on versa sur lui plusieurs cruches d'eau froide, l'hémorragie s'arrêta, la fièvre diminua ; et étant remis dans son lit, des sueurs copieuses terminèrent cette maladie. Je fis appeler en consultation M. Ardison, Chirurgien en chef des hôpitaux de l'Ile, et M. Santinni, Médecin de l'hôpital militaire, ils furent témoins de la guérison de ce Capitaine.

tion duroit de dix à quinze minutes, après cela je faisois remettre le malade au lit, et on le couvroit un peu plus qu'à l'ordinaire. L'effet de ce moyen étoit d'abord la diminution de la chaleur de la peau et de la fréquence du pouls; les agitations s'appaisoient; peu de temps après il se déclaroit une moiteur qui, par degrés, devenoit une vraie sueur, et c'étoit là ce que je désirois.

Quant aux boissons ordinaires, je choisissois toujours les acidulées qu'indiquoient la diathèse bilieuse et les anti-spasmodiques, auxquelles l'excès d'irritation me forçoit quelquefois de donner la préférence.

4.° Je m'aperçus, plusieurs fois, que la plupart des symptômes graves étoient manifestement liés à la fièvre qui étoit rémittente; ils cessoient, ou du moins ils s'affoiblissoient extrêmement pendant les rémissions, et recommençoient à l'invasion du paroxysme. Je me crus alors obligé de négliger les autres indications, et de combattre directement cette fièvre par le spécifique, et cette méthode produisoit tout de suite une décomposition de la maladie qui en rendoit la marche plus aisée et plus sûre. Je suivis, autant qu'il fut en moi, les pré-

ceptes que le célèbre Professeur M.. Baumes nous a donné, dans son excellent mémoire *sur l'administration du quinquina contre les fièvres rémittentes*, soit quant à l'établissement de l'indication, soit quant au mode d'administration. Je dois dire que ce remède me parut avoir plus d'efficacité, quand il étoit administré au commencement de la rémission, et par conséquent loin du paroxisme suivant.

J'observe aussi qu'à cause de l'irritation de l'estomac, je fus souvent obligé de les joindre aux anti-spasmodiques et aux calmans. L'eau de menthe et le laudanum liquide, étoient du petit nombre des médicamens de cette classe dont je pouvois disposer; mais je les eusse choisis quand j'en aurois possédé beaucoup d'autres.

Il y eut quelques malades chez qui l'affection parcourut ses périodes ordinaires, et se termina incomplétement en laissant une fièvre intermittente jointe à un état de foiblesse. Comme l'engorgement du foie étoit une suite très-commune de la maladie, je présumois d'abord que la fièvre tenoit à cette circonstance. Cependant la foiblesse des malades, et la crainte que j'avois en voyant

les accès se prolonger excessivement chez l'un d'eux, me déterminèrent à employer le quinquina, et cela réussit parfaitement sans aucun inconvénient qui balançât les avantages de cette pratique. Je n'hésitai donc plus à recourir à ce moyen, quand d'autres cas semblables se présentèrent.

5.° Le quinquina me fut d'une grande ressource sous un autre rapport. Les évacuations critiques, plus que cela, la gravité de la maladie, jetoient les malades dans une foiblesse extrême, qui souvent s'accompagnoit de diarrhée colliquative. Cette foiblesse étoit d'autant plus à craindre qu'elle étoit souvent associée à une inappétence opiniâtre et à une tristesse profonde. Comme je ne pouvois guère varier mes moyens thérapeutiques, j'eus recours au quinquina, je l'administrois alors en décoction, j'y joignois la teinture de cette écorce ; le malade en faisoit usage toutes les deux ou trois heures ; je secondois ce moyen par un épithème aromatique à la région épigastrique, et cela ne fut pas sans succès, quoique tous n'en aient pas été également soulagés.

6.° Quand la dégénérescence putride commença à se faire remarquer, je me tins sur

mes gardes dans tout le courant de la maladie, afin de ne pas la favoriser par un traitement trop affoiblissant. Je mis en usage, pour la combattre, les moyens communément employés; le quinquina, la serpentaire de Virginie, l'esprit de Mindérerus, surtout le vin. Les symptômes nerveux qui s'y joignoient exigèrent aussi des moyens, que j'associai à ceux dont je viens de parler. Le camphre et les épispastiques révulsifs furent ceux dont je fis le plus d'usage, sous ce dernier rapport. Je ne me contentai pas d'administrer le camphre en bol; je l'unis encore au quinquina pour en composer des lavemens, que les malades gardoient aussi long-temps qu'ils le pouvoient.

Quant aux épispastiques, je n'osois employer les cantharides, à cause du reproche qu'on leur a fait de favoriser la dégénération putride. Je leur préférai d'autres rubéfians, tels que la moutarde tant que j'en eus, et quand je fus contraint d'employer les cantharides, j'eus la précaution de ne pas les laisser trop long-temps appliquées, et de les enlever quand elles avoient fortement irrité la peau.

Les acides me parurent aussi fort utiles.

M.r Palloni a vu, dans la fièvre jaune de Livourne, l'acide nitrique obtenir les meilleurs succès; j'en puis dire autant du suc de citron donné à haute dose. Quand la fièvre que j'ai observée devenoit putride, non-seulement je le mêlois aux boissons ordinaires, mais encore j'en assaisonnois les alimens et je le combinois avec le vin. Les circonstances ne me permirent pas d'en faire des frictions générales sur tout le corps, comme on le pratique aux Antilles dans la fièvre jaune.

Ce qu'il y avoit de plus embarrassant, c'étoit de soumettre les malades à un régime convenable : on imagine aisément que l'air, les alimens appropriés, les soins, les moyens d'exciter des sentimens agréables, tout nous manquoit. Je ne négligeois cependant rien; je faisois mettre, autant qu'il étoit possible, les malades près des sabords ouverts, et la moindre brise qui se levoit les rafraîchissoit (1). La nourriture animale ne

---

(1) Je prescrivois pour boisson l'eau d'orge acidulée, ou encore mieux la limonade froide. J'ai vu les Médecins, en Italie et à l'île de Corse, employer fréquemment cette boisson glacée. Cleghorn

pouvoit qu'être pernicieuse, et d'ailleurs les malades l'avoient en horreur. Les tablettes de bouillon d'os même, ne me parurent pas mériter plus de confiance. J'aurois fort désiré, qu'à l'imitation des Anglois, on eût fait provision, pour les malades, de sagou ou de fécule de pommes de terre. Je me contentai de donner diverses préparations de riz, des purées légères de divers légumes, et de joindre du sucre aux alimens et aux boissons, bien persuadé qu'il n'y a pas de substance plus alibile.

Pour rendre plus sensible ce que j'ai dit sur l'histoire et sur le traitement de cette maladie, je prends au hasard quelques observations dans mon journal, et je les rapporte ici.

---

et quelques autres auteurs recommandables se sont élevés contre cette pratique ; si j'osois apporter mon expérience en preuve, je dirois avec M. Godden Jones, que dans la plupart des cas je l'ai vue réussir, et que me trouvant à l'ile de Corse, pendant les mois de Juin, Juillet de l'an 7 et 8, j'ai traité avec succès, par ce moyen, la fièvre de St-Florean qui y régnoit.

PREMIÈRE OBSERVATION.

M. Kempfenroth, Lieutenant-Colonel du 86.e Régiment, homme d'un rare mérite et mon ami intime, tomba malade pendant notre relâche au Port de Carthagène, dans le Royaume de Murcie. Il fut atteint d'une dysenterie bilieuse, dont je le traitai pendant l'espace de quarante jours; il étoit à peine convalescent, lorsque nous remîmes à la voile pour notre destination. Au milieu de notre voyage il se sentit malade, éprouva d'abord un mal de tête et de l'inappétence; la nuit fut agitée par des rêves; le lendemain matin on fit le signal à notre vaisseau pour qu'il mît en panne, afin de recevoir des malades venant du bâtiment n.o 3. La mer étoit extrêmement agitée; après une heure et demie de louvoiement, le canot parvint à bord du vaisseau hôpital avec douze malades. Dans ce moment la maladie de M. Kempfenroth étoit parvenue à un point d'intensité, tel que je désespérois de ses jours; je craignois de le voir expirer dans les vingt-quatre heures. Les symptômes qu'il présentoit étoient les suivans: irritation de l'estomac, nausées, crampes, coliques,

vomissemens d'une bile corrompue, et déjections alvines simultanées ; sueurs générales froides, jaunisse, pouls inégal, très-rapide ; respiration presque impossible ; je ne lui avois d'abord administré qu'une légère décoction de farine d'avoine ; mais les symptômes revenant plus alarmans, on lui donna deux onces d'eau de menthe avec trente-cinq gouttes de teinture d'opium, potion qui fut rejetée aussi-tôt; mais, à force de la répéter, elle fut enfin gardée. J'en aidai encore l'effet par le moyen d'un lavement, où furent mêlées cinquante gouttes de la même teinture. Pour prévenir le retour des accidens qui s'étoient calmés, un vésicatoire fut appliqué sur l'épigastre ; le malade étoit abattu, un froid glacial se faisoit sentir aux extrémités ; le soir, la chaleur revint et augmenta jusqu'à former un paroxysme. Le second jour il y eut une rémission parfaite ; le quinquina fut de suite administré à doses suffisantes, et il fut continué pendant huit jours. Le quinzième jour il n'y eut point de fièvre, je le regardai comme le premier de la convalescence. A notre arrivée au Cap-Français, cet officier partit avec la demi-brigade pour aller faire le siége de la ville et de la cita-

delle du Fort-Dauphin, occupés par les Nègres rebelles; il a fait toute la campagne pénible de la guerre d'Amérique.

DEUXIÈME OBSERVATION.

M.r Fougère, Lieutenant au même Régiment, aimé et chéri de tous ses camarades, tomba malade à bord du vaisseau hôpital, quinze jours après notre départ de Carthagène. Sa maladie présenta presque toutes les complications que j'ai décrites, et il fallut employer, pour les combattre successivement, l'émétique, les boissons acidulées, le calomel, l'anti-émétique de Rivière, les affusions d'eau froide, les toniques et le quinquina à titre de fébrifuge. La maladie s'étoit terminée par une fièvre intermittente qui sembloit vouloir prendre le type tierce, et à laquelle le spécifique mit fin.

Quelques circonstances m'engagèrent quelquefois à faire usage des affusions d'eau froide de très-bonne heure : on verra, par l'histoire suivante, que ce ne fut pas sans succès.

TROISIÈME OBSERVATION.

Un soldat de la 1.re Compagnie, du 2.e

Bataillon, s'étoit exposé à l'ardeur du soleil en voulant pêcher un requin. Le même jour, il éprouva un mal de tête et de l'inappétence ; la nuit fut agitée par des rêves effrayans, et le sommeil interrompu. Le lendemain matin, il eut froid, mal de tête, nausées, lassitude, douleurs aux lombes, pouls inégal ; langue blanche, parsemée de points rouges ; yeux enflammés. Je lui fis avaler de suite un émétique dans une infusion de fleurs de camomille, il rendit beaucoup de bile ; vers midi, le froid étoit remplacé par une soif inextinguible : le pouls étoit dur et la peau aride. Vers le soir, tous les symptômes s'aggravèrent ; la difficulté de respirer étoit extrême, je prescrivis une boisson acidulée et six grains de calomel. Le second jour, l'inquiétude, la chaleur, la sécheresse de la peau, la soif furent si intenses, que je me déterminai à pratiquer les aspersions d'eau froide, elles produisirent beaucoup de calme. La maladie fut grave, et il fallut employer tour-à-tour les divers moyens que j'ai exposés, pour résister à tous les accidens qui survinrent. Ce ne fut que le quinzième jour que le malade entra dans sa convalescence ; la soif, l'aridité de la peau et la

chaleur furent les symptômes dominans ; c'est pourquoi je prescrivis l'affusion d'eau froide chaque jour, même plusieurs fois dans la journée, jusqu'au septième inclusivement ; elles eurent toujours le même effet. Le huitième jour, il se fit un mouvement spontané vers la peau, et je n'eus garde de le troubler. Depuis cet instant, la maladie tendit vers la solution naturelle sans inspirer d'alarmes.

RÉFLEXIONS

Sur les rapports de la maladie que je viens de décrire avec la fièvre jaune.

Depuis les ravages que la fièvre jaune a faits en Andalousie, dans l'année 1800, on n'a cessé de s'occuper de cette maladie, et d'en chercher les rapports avec toutes les maladies aiguës qui présentent quelques traits de ressemblance avec elle. Quoique celle dont je viens de tracer l'histoire, ne puisse pas être mise en comparaison avec le fléau terrible du côté du danger, elle ne s'en éloigne pas également sous d'autres rapports; je leur trouve même un air de famille qui m'engage à les rapprocher.

Pour que ce rapprochement soit fait avec autant de facilité et de fruit qu'il est possible, il faut examiner les élémens maladifs essentiels dont chacune de ces maladies

se compose ; alors il nous sera facile de déterminer avec précision les différences qui existent entr'elles.

Cette décomposition des maladies est un supplément à la foiblesse de notre esprit. Quand un ensemble de symptômes nombreux se présente constamment, et qu'il constitue ce que nous appelons une *espèce de maladie* ; il est bien vraisemblable qu'ils dépendent d'une cause unique dont ils tirent tous leur origine ; mais, comme la connoissance de cette altération primitive échappe souvent à toutes nos recherches, nous n'avons d'autres moyens de suppléer à notre impuissance, que de diviser les symptômes en groupes, selon leur ressemblance naturelle, en les rapportant aux lésions des diverses fonctions, ou des propriétés vitales dont ces maladies dépendent. Nous comptons alors les affections élémentaires qui produisent les divers groupes de symptômes, quoique nous ignorions l'affection primitive autour de laquelle les secondaires viennent se ranger, comme les symptômes autour de chacune de ces dernières.

Sans prétendre donc assigner l'essence de la fièvre jaune, ni celle de la maladie

que je viens de décrire, je vais les comparer par les affections élémentaires sensibles, auxquelles se rapportent les divers symptômes respectifs qui les constituent. Parmi le grand nombre d'écrits qui ont paru depuis un demi-siècle, je n'en trouve aucun où l'analyse de la fièvre jaune soit aussi bien présentée à mon gré, que dans l'histoire que M. le Professeur Berthe nous a donnée de l'épidémie qui a désolé l'Andalousie, en 1800. Sagacité, exactitude, éloignement de tous les préjugés et des théories : c'est ce qui caractérise ce travail utile.

M.r le Professeur Berthe, en faisant l'analyse des symptômes que présenta la fièvre jaune de l'Andalousie, reconnoît, dans cette maladie, les élémens suivans, 1.° faculté contagieuse très-active ; 2.° affection nerveuse (ce qui équivaut à malignité) qui se déclaroit dès le début de la maladie, et l'accompagnoit dans toutes ses périodes ; 3.° irritation vive de l'estomac tenant à une phlogose érysipélateuse ; 4.° prostration subite et radicale des forces ; 5.° établissement de la diathèse bilieuse et de la dégénérescence putride, portée quelquefois jusqu'au dernier degré.

On a vu, dans l'analyse que j'ai faite de la maladie de la Flottille, que les élémens essentiels étoient, 1.° une excitation presque phlogistique et passagère ; 2.° des congestions humorales dans la région épigastrique, et une grande irritation des organes de cette région, qui en étoit ou la cause ou l'effet; 3.° une diathèse bilieuse ; 4.° dans certains cas, une prostration considérable des forces, la putridité, et quelques symptômes nerveux qui en étoient la suite ; 5.° enfin, j'ai dû porter mon attention sur le type de la fièvre qui, dans quelques sujets, m'a fourni une indication essentielle.

En comparant ces deux résultats, voici les différences qu'on obtient : dans la fièvre que j'ai observée, il y avoit de plus que dans celle de l'Andalousie, l'excitation du premier stade et la fièvre rémittente, et de moins, la faculté contagieuse et la malignité qui étoit constante dans l'autre depuis le commencement; tandis que, dans la fièvre de la Flottille, elle n'étoit qu'un accident rare de la fin de la maladie ; il me paroît qu'à ces différences près, ces maladies sont identiques.

Mais ces différences sont-elles essentielles?

Je ne le pense pas, et je vais exposer les raisons sur lesquelles j'appuie mon sentiment.

L'excitation en quelque sorte phlogistique du commencement, est un phénomène très-ordinaire chez les sujets vigoureux et habituellement sains, quand ils sont atteints d'affections bilieuses ; bien plus, la réaction qu'on remarque en eux à la suite de l'impression des miasmes les plus vénéneux, prend souvent ce caractère. Ainsi les premiers symptômes de la fièvre d'hôpital et même de la peste, annoncent souvent chez eux une disposition inflammatoire, qui doit être prise en considération pour le traitement. Certaines combinaisons, dans les causes productrices d'une épidémie d'un caractère putride, peuvent rendre cette disposition générale, comme Rivière, Huxham et d'autres l'ont observé. La plupart de ceux qui ont écrit sur la fièvre jaune, ont d'ailleurs eu occasion de remarquer cette complication; elle ne sauroit donc suffire pour faire déclarer la maladie dont j'ai parlé, comme essentiellement différente de la fièvre jaune.

Quant au type rémittent de la fièvre qui, dans quelques sujets, a été bien marqué,

on ne sauroit dire qu'il change le fond de la maladie, puisque l'on sait depuis long-temps que les diverses diathèses se combinent avec des fièvres de tous les types, sans que cette circonstance change leur nature. De semblables combinaisons ont été observées dans la peste, dans la petite-vérole, et dans toutes les maladies dont l'essence est le plus incontestablement indépendante de la forme de la fièvre. Mais un élément qui manquoit absolument à la maladie que j'ai observée, et qui étoit fort marqué dans celle dont M. le Professeur Berthe a donné l'histoire, c'est la faculté contagieuse. Cette circonstance nous mène à examiner si cette faculté peut faire un caractère essentiel d'une maladie.

Cette question est d'une difficulté extrême, j'en tiens même la solution impossible, et voici pourquoi. Une maladie mérite le nom de contagieuse, lorsqu'elle donne lieu, dans le corps malade, à la formation d'une matière qui, portée sur un corps sain où *se trouvent certaines conditions favorables*, y détermine un état semblable à celui auquel elle doit sa naissance. Comme la propriété contagieuse ne peut tomber sous

les sens, ni être reconnue immédiatement dans la matière qui en est revêtue ; ce n'est que par la propagation de la maladie, au moyen de l'application de cette matière, qu'on juge de l'existence de cette propriété.

Or on voit que, pour la transmission d'une maladie, il faut non-seulement que la matière qui s'élève du malade ait le pouvoir de produire, dans un individu sain, une modification vitale analogue à celle qui afflige le premier ; mais encore que l'individu sain soit dans des circonstances favorables à l'action du levain. Il s'ensuit que, lorsque l'application d'une matière excrémentitielle d'un malade ne produit point de maladie dans celui qui la reçoit ; on ne peut déterminer si c'est parce qu'elle manque de la faculté contagieuse, ou si c'est parce qu'elle ne tombe pas sur des corps convenablement disposés.

Quand on réfléchit long-temps sur les divers faits que présente l'histoire de la contagion, on est induit à un scepticisme invincible sur les rapports de la faculté contagieuse avec les diverses maladies ; ou pour peu qu'on ait d'impatience dans l'esprit, on se voit forcé d'avouer que des opinions

très paradoxales pour le vulgaire, sont pourtant appuyées sur un grand nombre de probabilités. Par exemple, il est une foule de maladies qui communément ne paroissent pas susceptibles de se communiquer, mais qui, dans quelques circonstances particulières, ont inspiré de violens soupçons de faculté contagieuse, telles sont les écrouelles, le scorbut, la plupart des maladies cutanées, l'éléphantiasis, etc. Nous voyons souvent des dysenteries être contagieuses, quoique dans bien des cas ces maladies ne se transmettent point. Huxham et d'autres ont vu le catarrhe contagieux; la phthisie pulmonaire est fortement soupçonnée. Il y a des faits qui déposent contre la goutte. Tissot parle d'un enfant qui ayant été mordu, dans une querelle, par un de ses camarades attaqué d'épilepsie, devint lui-même épileptique. En un mot, il semble qu'on pourroit prouver que peu de maladies sont à l'abri de tout reproche à cet égard.

Il y a long-temps qu'on a conclu de quelques-uns de ces faits, que la faculté contagieuse étoit un accident des maladies, et pouvoit s'y joindre ou les abandonner par des circonstances particulières et incal-

culables ; de sorte que celles qui en paroissent habituellement les plus exemptes, pouvoient par extraordinaire s'en trouver pourvues. Cette opinion a été assez généralement adoptée, et on la répète aujourd'hui, pour concilier les observations contradictoires de plusieurs Médecins, sur la propagation de la fièvre jaune ; cependant cette conclusion n'est pas rigoureuse : ce n'est pas la seule qu'on puisse déduire des faits, et il en est une autre plus générale qui s'accorderoit mieux avec quelques observations qui néanmoins ne sont pas encore tout-à-fait concluantes.

Il me paroît possible que toutes les maladies qui ont une certaine durée altèrent les sécrétions, et leur donnent la faculté d'aller faire, sur un autre corps, les fonctions d'un levain morbifère. Il est vaisemblable que l'activité de ce levain est très-sujétte à varier ; et comme d'un autre côté la disposition à recevoir les maladies contagieuses est elle-même susceptible d'une infinité de degrés, l'efficacité du levain, pour la production des maladies, doit être en raison composée de son activité et de l'intensité de la disposition. On sent bien que la diminution

extrême de l'un de ces élémens, peut réduire souvent l'effet à *zero*.

En admettant ainsi que presque toutes les maladies sont contagieuses, et que la propagation n'en est empêchée que par le défaut de certaines conditions accessoires, on conçoit, 1.° comment telle maladie se propage quelquefois avec une rapidité et une facilité effrayante; tandis que, dans d'autres circonstances, elle se borne à l'individu chez lequel elle s'est produite; comment la phthisie pulmonaire, par exemple, consume quelquefois un père de famille seul, à qui sa femme et ses enfans prodiguent leurs caresses jusqu'à son dernier moment; tandis que, dans quelques circonstances, les meubles ou les ustensiles qui ont été à l'usage d'un phthisique, suffisent pour répandre la désolation et la mort dans plusieurs maisons, ainsi que l'ont vu le professeur Baumes et le D.r Luzuriaga.

2.° Comment une maladie qui ne se communique parfois que par un contact immédiat, et dont on peut se garantir par la moindre précaution, se transmet dans d'autres corps par le moyen de l'air et d'autres véhicules.

3.° Comment un individu peut porter, dans ses habits, dans ses cheveux, etc. la semence d'une maladie dont il reste lui-même exempt, et qu'il apporte aux lieux où il passe. Il me paroît qu'on ne peut expliquer autrement un fait rapporté par M. Suard (1), d'après des attestations suffisantes; fait dont la crédibilité augmente par les considérations que je viens d'exposer. Plusieurs voyageurs assurent que les habitans de la petite île de *St.-Kilda*, une des Hébrides, éprouvent un catarrhe épidémique toutes les fois qu'un étranger aborde dans l'île, ce qui arrive très-rarement; il est à croire que les semences de cette maladie, si commune parmi nous, sont dans nos habillemens, et qu'elles produisent sur ces habitans, à raison d'une disposition qui leur est propre, une impression que nous éprouvons nous-mêmes très-rarement.

Si de pareilles conjectures sont hasardées, on sera obligé d'admettre l'ancienne opinion, savoir; que la faculté contagieuse n'est qu'une propriété accidentelle des

(1) Mélanges de Littérature, Tom. II.

maladies. Dans cette hypothèse, comme dans la mienne, il faudra conclure qu'elle ne peut pas former un caractère essentiel, et que deux maladies qui se ressemblent en tout, excepté dans ce point, ne cessent pas pour cela d'être identiques. Ainsi, quoique la fièvre d'Andalousie ait paru douée d'une faculté contagieuse plus active que celle de Livourne; que dans l'Amérique septentrionale, une maladie absolument semblable par ses symptômes et par la méthode curative qui lui convient, ne se soit point transmise, dans certains cas où des individus s'étoient exposés à l'infection; personne ne s'avisera pourtant de dire que ce n'est pas la même maladie; cette seule différence ne doit pas non plus faire prononcer que la fièvre que j'ai vue n'a point de rapport avec la fièvre jaune.

Mais une question qui est tout aussi importante que la précédente, et qui n'est pas plus facile à résoudre, c'est de décider si la fièvre jaune peut se déclarer épidémiquement par l'action de diverses causes extérieures combinées, telles que sont les intempéries de l'air, la manière de vivre, les affections morales universelles amenées par

les grands événemens, ect. et si elle peut être sporadique, lorsque des individus se trouvent exposés à ces mêmes causes par des circonstances qui leur sont particulières, sans que la dissémination d'un miasme contagieux soit nécessaire.

Les obstacles qui s'opposent à la solution de ce problème, par rapport aux épidémies de la fièvre jaune (1), comme de la petite-vérole, de la peste, et de toutes les maladies reconnues contagieuses par tout le monde, viennent des variations infinies qui se remarquent dans les phénomènes de la contagion, relativement à l'activité du venin et à la susceptibilité de ceux qui le reçoivent. Quand une épidémie de ces maladies paroît, on a toujours à choisir entre deux causes, savoir : la contagion, et les agens généraux. Chacune de ces deux sortes de causes a ses probabilités : car on voit bien que la contagion peut toujours être soup-

---

(1) Je prends ici le mot *épidémique* dans le sens le plus général, pour désigner une maladie qui attaque une grande partie des habitans d'une contrée, et qui est passagère, quelle que soit d'ailleurs la cause de son extension et de sa durée.

çonnée, en supposant que tel vaisseau qui en a rencontré un autre venant d'un pays infecté, a pris le virus et l'a disséminé, ou que tel paquet laissé dans un coin depuis dix ans, a été malheureusement ouvert et a répandu la corruption, etc. Il s'ensuit qu'on trouve toujours des raisons capables de fonder le sentiment pour lequel on est prévenu, et la vérité reste cachée.

Pour ce qui regarde les cas où cette maladie paroît sporadique, qui est-ce qui oseroit se vanter d'avoir fait une semblable observation ? Ne se riroit-on pas d'un homme qui diroit avoir observé la fièvre jaune sur un seul individu ? On lui soutiendroit que c'étoit une fièvre bilieuse très-grave, accompagnée de jaunisse, d'ophtalmie, de douleurs épigastriques, de vomissement de sang, de putridité, de malignité, et non pas la fièvre jaune ; tant il est vrai que ce sont les idées d'horreur, d'épouvante ou autres associées à un mot qui nous font la loi, plutôt que les idées représentées par ce mot.

Mais si l'on veut mettre tout préjugé à part, et écarter de la signification d'un nom tout ce que la froide raison ne sauroit y reconnoître, l'on conviendra que la prati-

que nous présente au moins, dans le midi de la France, des maladies sporadiques, dont la marche et les symptômes sont absolument semblables à ceux de la fièvre jaune. Si ces maladies peuvent paroître sporadiquement par des causes particulières, faut-il être surpris qu'elles puissent se déclarer épidémiquement, sans le secours de la contagion, quand les causes propres à la produire sont générales?

Après tout, si l'on s'obstine à chercher toujours, dans la contagion, la source des épidémies de fièvre jaune, qui ont désolé plusieurs fois l'Europe, il faudra bien convenir, cependant, que la maladie naît quelque part sans le secours de la communication; et alors, pourquoi des causes analogues à celles qui la produisent bien évidemment dans d'autres contrées, ne pourroient-elles pas l'engendrer chez nous?

Je sais très-bien que ce raisonnement ne prouve pas d'une manière directe, que la fièvre jaune se produise dans nos pays sans le secours de la contagion; mais il tend à prouver que cela n'est pas impossible, ou que du moins il n'y a dans l'analogie, ni dans la nature de l'homme, aucune raison

apparente qui doive faire penser que la production de cette maladie a indipensablement besoin d'un levain spécifique. Si l'on étoit bien convaincu de cela, on ne s'efforceroit pas, à chaque épidémie de fièvre jaune, de trouver un moyen de contagion pour en expliquer la naissance, et l'on n'auroit pas pour cela recours à des enchaînemens de circonstances invraisemblables, qui ne peuvent être admises que par ceux qui sont bien convaincus d'avance de l'impossibilité d'une production spontanée de cette maladie.

Je viens de présenter les raisons que j'ai, pour ne pas admettre la grande activité de la faculté contagieuse au nombre des caractères essentiels des maladies ; j'ai dit aussi que la fièvre jaune se devoit reconnoître d'après ses symptômes, et qu'au lieu de ranger quelques circonstances accessoires, parmi ses caractères, il falloit s'appliquer à déterminer le degré d'importance de ces dernières. La cause extérieure de cette maladie et sa faculté contagieuse, sont les causes les plus cachées et les plus douteuses : elles ne sauroient donc entrer pour rien dans le recueil des traits qui doivent en former le tableau.

Si j'établis l'affinité de la fièvre jaune avec la maladie que j'ai observée, on ne peut donc pas me faire une objection tirée de ce que cette dernière n'a pas été contagieuse, et n'a pas dû son origine à la contagion.

Il se présente ici un autre objet à examiner : c'est de savoir si la malignité est un des caractères distinctifs de la fièvre jaune.

On sait que cet accident se joint à un grand nombre de maladies et les complique ; mais on sait aussi que, malgré les modifications qu'il y apporte, il n'en altère pas l'essence, et qu'en ajoutant un élément à l'affection principale, il ne change pas ordinairement le fonds du traitement, ou n'y exige qu'une addition analogue ; ainsi l'ataxie qui survient aux fièvres intermittentes, n'altère pas la maladie au point d'exiger une méthode thérapeutique essentiellement différente ; seulement elle demande que les moyens spécifiques aient plus d'intensité que dans les cas ordinaires, et qu'on les seconde par quelques moyens accessoires. Sauvages n'hésiste point à donner le nom de peste bénigne à une maladie qu'on observa, sur quelques individus à

Montpellier, pendant la peste de *Marseille*, en 1721 ; maladie qui présenta les éruptions et quelques autres symptômes regardés comme essentiels dans la peste, sans être accompagnée d'aucun des phénomènes qui caractérisent l'ataxie.

Il s'ensuit de tout cela que la malignité est regardée, par les Praticiens, comme une modification accidentelle, subordonnée à l'état particulier des individus qu'une maladie peut attaquer ; mais que sa présence ni son absence, quelque considération qu'elles méritent par rapport au pronostic et aux méthodes additionnelles de traitement, n'altérent pas l'essence de la maladie, et n'en changent pas même ordinairement le nom.

Je reviens actuellement à la comparaison de la fièvre jaune avec la fièvre bilieuse que j'ai observée ; cette dernière est donc, d'après l'analyse que je viens de faire, la fièvre jaune, moins la malignité et la faculté contagieuse, c'est-à-dire, moins deux circonstances que nous avons prouvé être accidentelles et accessoires à toutes les maladies, et n'en point changer la nature.

On est bien le maître de réserver ce nom

pour une telle combinaison d'élémens, et de le refuser à toute combinaison où une seule circonstance manque ; mais alors on s'expose à regarder comme différentes, des maladies qui règnent pendant une constitution épidémique, et qui céderoient au même traitement; et la nomenclature devient ainsi un obstacle à l'étude des vrais caractères des affections.

Après tout, on a dû remarquer que, de la fièvre de la Flottille lors de notre arrivée, à celle qui désoloit St.-Domingue, il n'y avoit qu'une nuance imperceptible, et que par conséquent la putridité et la malignité qui s'y étoient jointes, sans doute par l'influence de la chaleur unie à celle des inconvéniens de la navigation, l'avoient déjà convertie en la fièvre jaune des auteurs qui bornent le plus le sens de cette dénomination, avant qu'aucun miasme contagieux eût pu nous atteindre.

J'observe, d'ailleurs, que M. Jackson n'a pas cru la malignité essentielle à la fièvre jaune, quand il a dit que la mortalité de cette maladie étoit de trois sur cinq dans les hôpitaux, et que, dans un air libre et sain, elle étoit de un sur cent. Or, il est

impossible d'admettre qu'une maladie maligne n'enlève qu'un malade sur cent. Je regarde donc la maladie que j'ai observée comme une fièvre jaune bénigne, et elle me paroît établir la nuance entre les fièvres bilieuses ordinaires de nos climats, et la fièvre jaune maligne des pays chauds. Je vais encore faire quelques rapprochemens qui, j'espère, achèveront de porter ce sentiment au plus haut degré de probabilité.

Ce n'est pas la première fois, qu'on a vu la fièvre jaune se déclarer dans des vaisseaux éloignés de la terre, et à l'abri de l'influence des miasmes contagieux. On se souvient de ce qu'on a publié, il y a plusieurs années, sur la maladie des vaisseaux le *Souverain* et le *Waren*, maladie qui étoit incontestablement la fièvre jaune, et qui a fourni à M. Dalmas un fort argument en faveur de l'opinion où il est, que cette affection peut se produire par l'action de diverses causes extérieures combinées, sans avoir besoin d'un levain contagieux.

Il est vraisemblable que la fièvre jaune peut s'étendre généralement, dans cet état de bénignité, parmi des hommes qui ont été soumis en commun à l'action de cer-

taines causes morbifiques, comme la petite vérole bénigne que nous voyons quelquefois régner épidémiquement. D'après ce que j'ai dit sur ce qui a précédé la maladie de la Flottille, on voit que les causes évidentes auxquelles on peut l'attribuer, sont une mauvaise nourriture animale, les incommodités de la navigation, la respiration d'un air enfermé, et l'influence de la chaleur. On peut ajouter à cela l'ennui, et d'autres affections morales tristes, inséparables de la condition des soldats que l'on transporte loin de leur patrie, et qui sont condamnés quelquefois aux plus douloureux sacrifices; il est à présumer que ce sont plusieurs de ces circonstances réunies et portées à un très-haut degré, qui ont déterminé la fièvre jaune maligne, par laquelle l'Andalousie a été désolée en 1800; il est du moins certain qu'elles s'y sont trouvées réunies, comme il conste par diverses instructions, publiées par le Gouvernement Espagnol. On en peut dire autant de la maladie de Livourne, ainsi qu'il est facile de le déduire de quelques passages de l'écrit du Docteur Palloni, sur la maladie qui a régné dans cette dernière Ville. M. Palloni

dit qu'il a suffi de rétablir la propreté dans certains quartiers de la Ville, pour faire disparoître la maladie.

Je dois placer ici un rapprochement qui donne de la force à ce que je viens de dire sur l'identité des causes générales qui prédisposent aux fièvres bilieuses intenses, et à la fièvre jaune maligne. Nous observons tous les jours, et partout, que les émanations des marais produisent, surtout dans l'Eté, des fièvres de mauvais caractère, qui s'accompagnent presque toujours de jaunisse et de putridité. Hunter et M. Dalmas, ont aussi vu qu'en Amérique ces exhalaisons répandoient la fièvre jaune, et même que les autres causes manquoient souvent d'efficacité quand elles n'étoient pas combinées avec celle-ci; cela est surtout évident dans les Etats-unis où diverses circonstances telles que l'usage de bâtir sur des monceaux de bois mal entassés, les habitations qui s'avancent sur les bords des fleuves, rendent presque continuellement l'air humide pendant l'Eté, et le surchargent de matières émanées des substances végétales en décomposition. Les nouveaux défrichemens, la destruction

totale des arbres peuvent encore, dans certaines parties, exercer quelque influence.

J'observerai que sur cent cinquante soldats de mon régiment, qui en l'An XI, pendant le règne de la fièvre jaune, étoient en garnison au Fort du Cayet, situé dans les Mornes, à plus de vingt lieues de la mer, il n'y eut presque pas de malades, tandis que les deux-tiers de ceux qui étoient en garnison au Fort Dauphin, au Port-au-Prince, à Lansavo, au Petit Goave, aux Cayes St.-Louis, à Sibère près l'Arcahez, postes qui sont tous placés dans des lieux que leur enfoncement et le voisinage des marais rendent très-humides, furent presque tous atteints de cette maladie, et un grand nombre d'entr'eux succombèrent.

Parmi les victimes que j'ai particulièrement à regretter, je ferai mention des individus suivans.

Première Observation.

M.r André Thumin, de St.-Hippolyte, Capitaine de la première compagnie de Grenadiers, et mon ami intime, homme d'une constitution athlétique, d'un caractère très-gai, échauffé par les fatigues de la guerre

active, à la suite de la prise précipitée du fort la Couppe, près le Port-au-Prince, tomba malade en Germinal an XI.

Premier jour, frisson, mal de tête, accablement, perte des forces ; j'ordonne les lavemens répétés, tour à tour émolliens et laxatifs, les bains de pieds, la boisson d'eau de poulet nitrée et le petit-lait. *Deuxième jour*, grande fatigue, nausées, douleurs à la région de l'estomac ; quelques vomissemens de matière bilieuse porracée un peu brune. Les femmes qui le servent, ainsi que son fidèle domestique Bouvriet, regardent son état comme très-dangereux ; il s'entretient familièrement avec ceux qui l'approchent. Les lavemens n'entraînent que des déjections séreuses, brunes, très-fétides ; potion légérement excitante, avec l'eau de menthe et l'acétite ammoniacal. Le *troisième jour* de sa maladie, je fus obligé de laisser ce brave officier entre les mains d'un médecin du pays, étant obligé de partir avec le régiment pour aller à la poursuite des nègres rebelles qui s'approchoient des habitations Borgella et Barbansois, près la Croix des Bouquets : je me fis rendre compte de son état.

Quatrième, *cinquième* et *sixième jours*, même état, beaucoup d'agitation; il se livra aux soins des femmes du pays, qui administrent des lavemens émolliens et mucilagineux, donnent un purgatif, des demi-bains avec les frictions de citron sur la surface du corps.

Septième et *huitième jours*, la peau se colore d'une teinte jaune très-foncée, les yeux prennent la même couleur.

Neuvième jour, même état; minoratif composé de deux onces de manne, dans une décoction légère de quinquina à prendre par verrées d'heure en heure. Plusieurs selles bilieuses noirâtres, accompagnées de défaillance; quelques hoquets, potion excitante avec la thériaque et l'eau de fleurs d'orange; quelques cuillerées d'eau vineuse, de crème légère de riz à l'eau.

Dixième jour, foiblesse extrême, hoquets, suppression des urines, vomissement de matières noires ou de couleur de café, défaillance; mêmes excitans. Mort dans la nuit du 10 au 11; usage libre des facultés intellectuelles jusqu'au dernier soupir. Je n'ai pu me procurer des détails plus circonstanciés.

Deuxième Observation.

M. Flaguet, Capitaine au même régiment, constitution sèche, tempérament bilieux, caractère vif, rarement malade.

Premier jour, frisson de trois heures peu vif, léger mal de tête, fatigue, maux de reins.

Deuxième jour, long frisson, céphalalgie violente, nausées.

Troisième jour, chaleur âcre et très-vive, visage d'un rouge pourpre, les yeux ardens, agitation extraordinaire, il est vu par un médecin du pays, qui prescrit une saignée, le bouillon de poulet, les lavemens laxatifs; quelques selles de couleur d'un brun foncé.

Quatrième jour, prostration des forces, douleurs abdominales, suppression des urines; continuation des mêmes moyens, auxquels on ajoute le camphre et le nitre dans la boisson et les lavemens. Dans la nuit du 5 au 6, défaillances successives, hoquet. Mort le septième jour.

Un des agens extérieurs, les plus nécessaires à la production de la fièvre jaune, c'est sans contredit la chaleur. Si celui-là manque, il paroît que les autres n'ont pas

assez d'efficacité. Moultrie et M. Dalmas, ont mis au nombre des caractères de la fièvre jaune, de ne pouvoir se déclarer par un temps froid. Ils ont remarqué tous deux que, dans l'Amérique septentrionale, les maladies produites par les saisons, prennent, quand il fait bien chaud, un peu du caractère de la fièvre jaune, et qu'elles le déposent dès que le temps se rafraîchit. C'est ce qui arriva à la maladie que j'ai décrite ; elle devint plus intense, et se rapprocha d'autant plus de la fièvre jaune maligne, que nous fûmes soumis à une chaleur plus forte ; de sorte que les nuances par lesquelles elle parvint au degré où elle étoit, quand nous arrivâmes à notre destination, furent presque insensibles.

Cette influence de la chaleur se fait encore apercevoir dans l'observation suivante. Lind parle souvent de vaisseaux qui étoient infectés de la fièvre jaune, au moment où ils arrivoient dans les Ports d'Angleterre ; cependant la maladie n'a jamais pu se répandre et devenir générale. Je lis au contraire dans l'éloge de Chirac, par Fontenelle, que la maladie de Siam a été générale à Rochefort, et que ce Médecin fut

envoyé dans cette Ville, pour donner son avis sur les moyens de faire cesser un si terrible fléau...

On sait que la fièvre jaune introduit dans l'économie animale une modification profonde, qui rend le corps beaucoup moins susceptible de concevoir de nouveau cette maladie; du moins les exemples de récidive sont infiniment rares. Moi-même j'ai essuyé cette fièvre, en 1790, dans l'île de Madagascar. Depuis ce temps je me suis souvent trouvé exposé à la contagion, et à l'action de toutes les causes que je crois capables d'engendrer cette maladie, sans jamais en ressentir de nouveau les atteintes. C'est surtout dans ma dernière campagne de St.-Domingue, que j'aurois dû recevoir l'infection, si j'en eusse été susceptible, puisque je n'ai cessé dans le temps de la plus grande mortalité, de donner mes soins aux malades du poste avancé de Sibère, près l'Arcahez, qui étoit un des plus malsains des environs du Port-au-Prince. On doit remarquer que je n'ai point éprouvé non plus la maladie qui fait le sujet principal de ce Mémoire. Bien plus, et ceci est plus concluant, je n'ai pas appris qu'un seul de ceux qui avoient été

décidément malades (1) pendant la traversée, ait été attaqué de la fièvre jaune à St.-Domingue.

Le célèbre Larrey, dans sa Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient, dit avoir vu la fièvre jaune compliquer les plaies graves faites par les armes à feu, dans les environs du Caire (2), et l'on sent combien une semblable complication devoit être meurtrière, surtout quand elle n'étoit pas traitée convenablement dès le premier jour. Cela me fait souvenir d'une observation que j'eus occasion de faire après notre débarquement, et que je place ici,

---

(1) Je dis *décidément*, parce que les symptômes généraux que j'ai rangés parmi les prodrômes, et au moyen desquels certains furent quittes, ne préservèrent pas de la fièvre jaune.

(2) P. 178. On doit remarquer que cette maladie se forma par le concours de diverses causes analogues à celles dont nous avons fait l'énumération, sans qu'on puisse la soupçonner d'avoir été apportée par la contagion; on doit observer encore qu'elle a régné dans un hôpital isolé au milieu des terres loin des côtes. Cela répond à quelques-unes des questions des Médecins de Berlin, et même à quelques autres qu'ils ne font pas.

quoiqu'elle n'ait qu'un rapport éloigné avec ce que je cherche à établir. Il y avoit dans le régiment auquel j'appartenois une trentaine de soldats qui étoient atteints de bubons vénériens, depuis notre départ de Carthagène; ces symptômes s'exaspérèrent en mer, et la gangrène se montra chez plusieurs. Néanmoins aucun de ces malades ne prit la fièvre qui régna dans la Flottille, peut-être, parce que les soins qu'ils recevoient, et le régime qu'on leur faisoit observer, dérangeoient la combinaison des causes nécessaires pour la production de cette maladie. Mais dès que nous fûmes arrivés au Cap-Français, ils furent tous pris de la fièvre jaune, et cinq jours après il n'y en avoit pas un seul en vie.

J'ignore s'il est nécessaire que le corps soit long-temps exposé à l'action de ces causes, pour que l'affection se produise; cela doit varier selon les tempéramens, puisqu'ils ne sont pas tous également accessibles à la même impression. Cela doit encore être subordonné à l'intensité, et au nombre de ces causes. Cependant à quelque degré que la susceptibilité des individus, et l'intensité des causes soient portées, j'avoue que j'ai

de la peine à croire, avec M. Dalmas, qu'il suffise d'une heure d'habitation dans une Ville où les causes morbifères sont réunies, pour déterminer la fièvre jaune. Je suis porté à croire que dans les cas qu'il rapporte pour appuyer son sentiment, la contagion avoit contribué à la production d'un effet si prompt.

D'après ce que je viens de dire, je dois différer d'opinion avec le Collége suprême de Médecine de Prusse, relativement au Programme que ce Corps respectable a publié pour annoncer un concours au sujet de la contagion de la fièvre jaune. Il me semble, en effet, qu'on suppose, dans le *considérant* (1) de ce Programme, que la

---

(1) L'expérience (est-il dit dans le Programme) ayant indubitablement constaté que la fièvre jaune est du nombre des maladies contagieuses qui se communiquent par les malades aux personnes en santé, par l'effet de la contagion, on est en droit d'admettre

Qu'il existe une matière contagieuse qui se reproduit, et qui doit être regardée comme la cause de la propagation de cette maladie.

Il n'est point encore constaté, cependant, d'une manière satisfaisante, de quelle façon le virus contagieux agit, et s'il ne se propage que dans le cas

maladie ne s'étend que par contagion ; mais rien n'est moins prouvé. Je ne crois pas, comme quelques-uns, qu'elle ne soit jamais contagieuse. Les preuves que le contraire a lieu, au moins dans quelques circonstances, sont irréfragables ;

---

d'uu contact immédiat du malade, ou s'il est susceptible d'être transféré par l'atmosphère aux personnes en santé ; ou enfin si, semblable au virus de la peste et à celui d'autres contagions pareilles, il s'attache à des substances inanimées, et les infecte de façon que l'attouchement de ces corps suffise pour produire ce mal contagieux. Il est très-important de résoudre, d'une manière évidente, la dernière de ces questions ; vu que les moyens de précautions à prendre pour éviter la contagion, et les entraves qu'on est obligé de mettre à cet égard au commerce, dépendent principalement de la solution de ce problème. Il paroît néamoins que l'attention des experts n'a pas encore été portée suffisamment sur cet objet ; et cette circonstance a engagé Sa Majesté le Roi de Prusse à ordonner à son Collége supérieur de médecine et de santé, de proposer aux Médecins qui ont eu ou pourront encore avoir l'occasion d'observer une épidémie de la fièvre jaune, un prix relativement à cet objet, et à les engager par là à éclaircir, par des expériences et des faits constatés, les doutes qui règnent encore à cet égard.

telles sont celles que MM. Berthe et Palloni ont recueillies. Mais il y a aussi une foule de cas où elle a régné épidémiquement, sans qu'il ait été possible de trouver aucune raison qui autorise le soupçon de la contagion. Et certes, dans le cas même où la fièvre jaune est contagieuse, on ne sauroit dire que c'est seulement à cette faculté que tient la propagation. La fièvre des camps l'est aussi ; et cependant, lorsqu'une armée en est désolée, personne ne voudroit assurer que la maladie s'est propagée d'un individu à tous les autres, et rejeter le sentiment de la plupart de ceux qui croient qu'elle se déclare chez elle en vertu des causes délétères, auxquelles ils ont été tous ensemble exposés.

Le Docteur Currie a voulu prouver, que la fièvre jaune ne s'étoit jamais montrée aux Etats-unis qu'après y avoir été apportée par des vaisseaux qui venoient de quelque lieu infecté, et que même elle n'avoit paru dans l'Amérique, que lorsque des vaisseaux venus de Siam l'y avoient apportée. Mais M. le Gallois a très-bien réfuté les assertions de M. Currie. Les preuves de ce dernier ne sont pas convaincantes : que

la fièvre jaune ne se soit montrée avec son caractère effrayant, que lorsque les progrès de la population ont réuni dans un lieu toutes les causes dont le concours est nécessaire pour la production de ce fléau ; qu'au commencement de chaque épidémie, il y ait eu dans les ports d'un pays très-commerçant des vaisseaux qui venoient des pays où la maladie existoit endémiquement ; cela ne prouve pas grand chose, et ne peut pas contrebalancer les raisons de Moultrie, de M. Dalmas, et de plusieurs autres.

Qu'on ne s'imagine pas qu'il soit difficile de rendre vraisemblable qu'une maladie quelconque tire son origine de la contagion, si l'on a d'abord préjugé que cela étoit ainsi. L'Histoire des maladies contagieuses présente assez de choses singulières, pour que l'on reste toujours dans les bornes de la vraisemblance, quelles que soient les hypothèses auxquelles on a recours.

Plusieurs articles du Programme supposent cette question décidée, et il est évident, qu'on ne peut procéder à leur examen qu'après la solution de celle-ci. Car les découvertes qu'on attend ne peuvent

sortir que de l'observation, puisque l'expérience seroit un forfait, à moins qu'on ne vînt à prouver que cette maladie a, comme je le soupçonne et comme j'ai tâché de le rendre probable, un état de bénignité subordonné à certaines circonstances connues, qui rend licites les tentatives pour l'inoculer.

Afin de m'expliquer, je prends pour exemple le premier article du programme. » Existe-t-il des faits indubitables, et des » expériences convaincantes, qui permet» tent d'admettre que la matière conta» gieuse qui produit la fièvre jaune, s'at» tache à des corps inanimés, devienne » une partie inhérente de ces substances, » sans perdre ses propriétés contagieuses, » soit en état de communiquer cette ma» ladie aux personnes qui se permettent » l'attouchement et le maniement de ces » substances infectées, et la contagion peut» elle ainsi se répandre au loin? »

Il est évident que la matière contagieuse ne tombant pas sous nos sens, nos conclusions ne peuvent se tirer que des événemens malheureux qui ont suivi l'attouchement des substances soupçonnées. Il faut alors

être sûr que la maladie n'a pu venir, ni d'une disposition profonde et extraordinaire chez les individus attaqués, ni de l'action de certaines causes auxquelles ils sont soumis. Il faut en un mot, être bien assuré que la fièvre ne pouvoit avoir d'autre origine que les émanations de ces substances.

Telles sont les réflexions qui m'ont été suggérées, par l'habitude d'observer et de me rendre compte des faits qui se passent sous mes yeux. J'aurois pu, sans doute, les étendre par la discussion, et les enrichir de préceptes fournis par l'induction. Mais mon objet n'étoit que de présenter ce que j'avois vu sur la flotte, dont je faisois partie, de décrire les maladies que j'avois traitées, et de consigner les détails propres à les faire connoître, à ceux qui se destinent à servir dans l'armée navale ou dans les colonies. Si j'ai ajouté quelques observations sur les causes d'insalubrité qui sont propres à quelques parages ou lieux maritimes, c'est qu'il est difficile de faire en quelque sorte, une relation sans y disposer tous les objets qui en dépendent, ou d'isoler les faits de pratique, lorsqu'on peut

en tirer quelques résultats, à l'aide desquels on offre une plus grande masse de vérités, ou des développemens, d'autant plus instructifs qu'ils ont l'observation et l'expérience pour base.

Montpellier, le 30 Juillet 1806.

FIN.